LE GARÇON D'ÉCURIE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. Pre TOURNEMINE ET MAIRE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Panthéon, le 24 octobre 1840.

DISTRIBUTION :

GEORGES SIMON, sergent de voltigeurs	M. CHARLES L.
MAURICE, fermier et maire du petit bourg de Sainte-Foy	M. LANSOY.
PASCAL, curé	M. CONSTANT.
JACQUES SIMON, garçon d'écurie chez Maurice	M. EUGÈNE PIERRON.
BERNARD, escroc de profession	M. NAVARRE.
Mme SIMON, mère de Georges et de Jacques	Mme ÉLISE.
THÉRÈSE, nièce de Maurice	Mlle VICTORINE.
ADÈLE, fille du même	Mlle ALINE.
CLÉMENT, jeune villageois, mari d'Adèle	M. AUGUSTE.
CHOTARD } Paysans	M. LOUIS.
BARBOUX } Paysans	M. LÉON.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE	M. VIDEIX.

PAYSANS. — PAYSANNES. — GENDARMES.

La scène se passe à Sainte-Foy, petit bourg à une lieue de Lyon.

ACTE I.

Un paysage. A droite du spectateur, les bâtimens et l'entrée de la ferme de Maurice; vers le quatrième plan, la scène est coupée par une haie vive, au milieu de laquelle est une porte charretière. Au-delà, la route.

SCÈNE I.

MAURICE, CLÉMENT, VILLAGEOIS HOMMES ET FEMMES; puis THÉRÈSE.

(Au lever du rideau, deux carrioles paraissent et s'arrêtent au fond; le bruit de leur arrivée et les cris joyeux de ceux qu'elles amènent ont fait accourir sur la porte de la ferme Maurice, que suivent immédiatement de jeunes garçons et de jeunes filles, tous en habits de fête.)

MAURICE, pendant que les uns et les autres s'abordent et s'embrassent gaîment.

Ah! enfin vous voilà!.. paresseux!.. et jusqu'au marié qui se fait aussi attendre!.. Quand j'épousai ma pauvre défunte, j'étais plus empressé que ça, moi, monsieur mon gendre; je me souviens que,. pour être plus tôt levé, je ne me couchai pas la veille de ma noce, et pourtant je n'avais pas comme toi vingt ans, j'en avais quarante.

CLÉMENT.

Allons voyons, père Maurice, n'allez-vous pas gronder pour quelques minutes de retard?.. je suis sûr que ma femme n'est tant seulement pas habillée.

MAURICE.

Par exemple! elle est depuis six heures à sa toilette.

CLÉMENT.

C'est pas une raison.

MAURICE, appelant.

Thérèse, ta cousine est-elle prête?.. nous allons partir sans elle, d'abord...

CLÉMENT.

Non pas, non pas; la personne la plus nécessaire à la cérémonie, c'est ma future.

THÉRÈSE, paraissant à une fenêtre du premier.

Mon oncle, on en est à la pose du voile; ce n'est plus, à ce que dit le coiffeur, que l'affaire de quelques minutes.

CLÉMENT.

Là, qu'est-ce que je disais?..

MAURICE.

Hum!.. les minutes de perruquier, on sait ce que c'est... pourvu que le curé ne s'impatiente pas.

CLÉMENT.

M'sieur Pascal?.. il est trop bon pour ça, par exemple! dites donc, beau-père, vous l'avez invité du banquet, n'est-ce pas?

Digitized by Google

MAURICE.

Belle demande! est-ce qu'il y a jamais de bonne fête sans lui?

TOUS.

Ah! tant mieux! c'est un si digne homme!

CLÉMENT, regardant à la cantonnade.

Tiens... mais, oui, je ne me trompe pas, c'est lui que j'aperçois là-bas dans le petit chemin creux... Eh bien! qu'est-ce qu'on disait donc que nous le ferions attendre?.. (On entend sonner une horloge.) Et tenez, ne v'là que neuf heures qui sonnent à la paroisse... ah! beau-père, vous nous avez cherché une querelle d'Allemand.

MAURICE.

Non, parbleu! vois plutôt ma montre...

CLÉMENT.

Ah! ah! ah! dix heures et demie!.. je crois bien que vous nous trouviez en retard!..

(Tout le monde plaisante Maurice.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, THÉRÈSE, ADÈLE, en toilette de mariée, et suivie de quatre jeunes filles, JACQUES; puis, bientôt, PASCAL.

THÉRÈSE, sortant de la ferme.

Nous voilà! nous voilà! gare!.. passage à la mariée!

(Adèle paraît, et est présentée par son père à tous les invités, dont elle reçoit les félicitations.)

CLÉMENT, bas à quelques-uns de ceux qui l'entourent.

Est-elle gentille, comme ça?..

JACQUES, tristement, et à part.

Est-il heureux, ce Clément, il épouse celle qu'il aime, lui!..

ADÈLE, à Clément, pendant que Pascal entre en scène.

Et vous, Monsieur, aurai-je aussi votre approbation... suis-je mise à votre goût?

CLÉMENT, vivement.

Charmante!.. (A Maurice.) On peut embrasser, n'est-ce pas, beau-père?

PASCAL, passant de son côté, et l'arrêtant.

Non, non, non, pas encore... Voyez-vous ce petit Clément, qui parce qu'hier il s'est marié à la mairie... eh bien, et moi, Monsieur, est-ce que je n'ai pas aussi mon ministère à remplir?.. (Un peu plus bas.) Quand nous sortirons de l'église, tu embrasseras, alors, tant que tu voudras.

TOUS, gaîment.

Ah! c'est bien fait!.. Bonjour M. le Curé.

PASCAL, même jeu.

Bonjour, mes amis... à vous aussi, voisin Maurice. (Ils se prennent la main.)

CLÉMENT, bas au Curé.

Ah! M. Pascal, vous me jouez là un mauvais tour.

PASCAL, de même.

Enfant, un plaisir est-il donc perdu pour être différé?.. et voyez le grand sacrifice que j'exige... une petite heure de patience!.. (Haut.) Ah ça! vous n'attendez plus personne, vous êtes tous prêts!.. eh bien! en ce cas, mes amis, rien ne nous empêche de partir.

TOUS.

C'est ça, partons, partons!

CLÉMENT.

Un instant donc, et les musiciens.

MAURICE.

Et les cloches.

CLÉMENT.

Bah! il y a aussi des cloches?.. diantre! beau-père, vous faites bien les choses!

MAURICE.

Ah! quant à ça, je n'y suis pour rien, c'est une politesse de M. le Curé.

PASCAL.

A tout seigneur, tout honneur, M. le maire...

(A ce moment, quatre ménétriers sortent de la ferme.)

TOUS.

V'là la musique!

(Ici, l'on entend au loin sonner les cloches.)

PASCAL.

Eh tenez, voilà justement aussi la mienne.

CLÉMENT.

Allons, en ordre... les parens, les témoins, les amis...

(Pendant qu'il range tout le monde, Maurice s'approche de Thérèse et lui fait quitter la place qu'elle s'est choisie à côté de la mariée.)

MAURICE.

Toi, Mamzelle Thérèse, il faut que tu restes pour surveiller les apprêts du repas.

THÉRÈSE.

Comment, mon oncle, moi, qui suis de droit la première demoiselle d'honneur, vous voulez...

MAURICE.

Ah! j'en suis fâché, mais c'est comme ça.

THÉRÈSE, pleurant.

C'est joliment agréable... et c'était bien la peine que je m'habille!

JACQUES, timidement à Maurice.

Dites donc, M'sieur Maurice, laissez-la y aller... je ferai sa besogne, moi.

MAURICE.

Sa besogne?.. tu es encore bien dégourdi, pour ça!.. vas d'abord faire la tienne, paresseux... (Désignant les voitures qui sont au fond.) Mets ces deux chevaux à l'écurie, et range les voitures sous la remise.

JACQUES.

Si, cependant...

MAURICE.

Ah! pas de raisons, ou je te chasse.

PASCAL, bas à Jacques dont l'émotion est visible.

Ne réponds pas, Jacques, accomplis courageusement jusqu'au bout le sacrifice que tu t'es imposé pour ta vieille mère; le ciel t'en récompensera, et avant peu, je te le promets...

CLÉMENT.

Là, maintenant, en marche!

(Tous sortent au son d'une musique joyeuse, et dans l'ordre suivant: les ménétriers en tête, Maurice et Adèle, Clément, entre son père et sa mère, quatres filles et quatres garçons d'honneur; puis enfin les témoins et les invités.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

JACQUES, THÉRÈSE.

JACQUES, regardant Thérèse, et à part.

Pauvr' fille!.. (Haut.) Voyons, Mamzelle Thérèse, vous désolez pas... i seront bentôt de retour, et si n'ont pas voulu qu' vous soyez d' la messe, i n' vous empêcheront d'être ni du repas ni de la danse. C'est ben au moins aussi amusant, allez!

THÉRÈSE, tristement.

Amusant?.. oh! pas pour moi, M. Jacques, car je n'y paraîtrai certainement pas; et si je pleure, c'est pas parce que mon oncle m'a empêché de les suivre, c'est parce qu'il m'a humiliée devant tout le monde, et parce que je vois bien que, quoique je sois la fille de sa propre sœur, il me traite ni plus ni moins que si j'étais une vraie servante.

JACQUES.

Ah! dame, i n'a pas encore l'habitude d'être riche, c'est ça qui le rend fier... et puis, v'là que c'est aussi, à c' t' heure, une autorité que M. Maurice; les habitans de Sainte-Foy qui viennent de le nommer leur maire!

THÉRÈSE.

Oui, ils ont fait-là un choix dont ils auront lieu d'être bien contens!.. c'est un honnête homme, mais d'un dur au pauvre monde!.. Enfin, vous le savez par vous-même... combien de fois déjà, et sans plus de motif que tout à l'heure, ne vous a-t-il pas menacé de vous mettre dehors?.. et cependant, il n'ignore pas que vous êtes un brave garçon, bien rangé, bien économe, et que sans les malheurs qui sont arrivés à c'te pauvre Mame Simon, vot' mère, vous ne seriez pas forcé d'être aujourd'hui chez les autres.

JACQUES, tristement.

Eh mon Dieu, oui! et ce qui me décourage, c'est que j'ai beau travailler tant que je peux, il n'en est pas plus content. J'endure pourtant tout sans rien dire, je tiens tant à ne pas m'éloigner de ma vieille mère, et à rester près de vous, Mamzelle!

THÉRÈSE.

Bon Jacques!.. oh! je vous rends bien l'attachement que vous me portez, allez! je n'ai pas oublié, qu'avant que vous soyez pauvre, vous avez voulu m'épouser, moi qui ne possède rien; et ici, qu'est-ce qui me dédommage des bourrades de mon oncle, des caprices, des airs hautains de ma cousine?.. c'est d'être avec vous, c'est de vous voir à toute heure, c'est d'être sûre que s'il m'arrive un chagrin, j'ai en vous un ami qui le partage, qui me plaint et qui me console. Nous ne nous marierons probablement jamais, mais on ne peut pas nous empêcher de nous aimer toujours; et si mon oncle vous renvoyait, si pour trouver de l'ouvrage il vous fallait quitter le pays, eh bien, je m'en irais aussi; j'irais rejoindre la vieille mère Simon... Jacques n'est plus là pour vous aider, lui dirais-je, laissez-moi vous soigner et travailler pour vous. J'ai bien le droit de le remplacer, puisque je devais être sa femme... acceptez, mère Simon, pour diminuer mes regrets et pour me prouver que vous aimez tout ce qu'il aime.

JACQUES, avec une vive émotion.

Quoi! vous diriez ça, mamzelle Thérèse?.. Oh!.. oh! jarni, vous êtes une bonne et brave fille!.. et je regrettais la petite aisance que j'ai perdue, quand c'est p't'être à c'te perte que je dois l'aveu que vous venez de me faire; je me plaignais, j'enviais le sort de Clément... je suis ben plus heureux que lui, ma foi!.. car sa femme n'est qu'une pie-grièche, une vaniteuse qui, j'en suis sûr, ne l'aime pas, tandis que moi... moi!.. ah! tenez, Mamzelle, l'inquiétude, l'amour et la misère, ça fait ben du chagrin, oh! mais le bonheur, le plaisir, ça fait aussi ben du mal, ça étouffe!..

THÉRÈSE.

Etouffer?.. par exemple!.. il faut être raisonnable; n'avoir l'air de rien, parce que c't'amour-là serait encore pour mon oncle un sujet de vous en vouloir; il faut redoubler de zèle, afin qu'il vous garde et que nous restions ensemble...

JACQUES, l'interrompant.

Ah! v'là une bonne idée!

THÉRÈSE, continuant.

Enfin, il faut espérer, parce que, comme dit M. Pascal, le bon Dieu est juste, et il n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui.

JACQUES.

Oh! brave homme de curé!.. en v'là un qu'est fort pour vous remonter le moral!.. t'nez, tout à l'heure encore i me disait que le ciel me récompenserait... et avant peu, même... il est vrai qui m'a dit ça déjà au moins cent fois, et que son avant peu est joliment long à venir; mais aujourd'hui que je suis content, ça m'est égal, je veux essayer de le croire... pour voir, et je vas espérer!.. ah ben! oui, mais espérer quoi?

THÉRÈSE.

Dame! n'importe... si, par exemple, il était dû de l'argent à mame Simon et qu'on le lui rendît...

JACQUES.

Non, on ne lui doit rien.

THÉRÈSE.

Ou bien un héritage...

JACQUES.

Un héritage? j'ai pas d'autre parent que mon frère Georges, qu'est parti conscrit que je n'avais pas six ans, un bon enfant, allez, et qu'aimait ben not mère!.. à preuve que quand il a eu fait ses sept ans, i s'est vendu et lui a envoyé une somme de onze cents francs, que ça y avait rapporté.

THÉRÈSE.

Enfin, s'il avait fait fortune.

JACQUES.

Ah oui! fortune, un soldat?.. si le pauvre diable ne s'est pas fait tuer, d'puis 28 mois qu'il est en Afrique et qui n'a donné de ses nouvelles, ce qui pourra rapporter de plus sûr, au pays, ça sera p't'être un bras ou une jambe de moins; et la jolie surprise que ça lui fera, quand il apprendra que nous sommes ruinés...

THÉRÈSE.

Si ce sont là toutes vos espérances, elles sont belles!

JACQUES.

Dame, je n'suis pas un prince, je ne peux pas me faire exprès une famille de million-

Digitized by Google

naires!.. mais, bah! j'espère tout de même. Quéque c'est que l'espérance? des chimères, des rêves, des contes; eh ben! l'hasard est là pour moi comme pour les autres; et, voyez-vous, Mamzelle, à c't'heure que je suis sûr que vous m'aimez, je me sens plus de force, plus de courage : je ne doute plus de rien, je crois à tout... je suis si heureux!.. je m'en vas exécuter les ordres de M'sieur Maurice. (Allant au fond et revenant.) Au revoir, Mamzelle Thérèse...

THÉRÈSE.

Au revoir, M. Jacques.

JACQUES, revenant encore.

Je voudrais ben vous embrasser, mais on n'aurait qu'à nous voir... vaut mieux, comme vous dites, pas avoir l'air... (Parlant à ses chevaux.) Ah! gueurdins... c'est vous qu'allez vous ressentir de ce que je suis content!.. gare à l'avoine du bourgeois, d'abord... allons, haie! à l'écurie.

(Il emmène la première voiture que suit l'autre, et sort en se tournant plusieurs fois pour faire à Thérèse des signes d'intelligence.)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, seule.

Ce bon Jacques!.. il est un peu simple, mais il a tant de qualités, et puis il m'aime d'un amour si vrai, si honnête!.. Comme je serais heureuse, s'il était mon mari!.. et dire que pour ça, il ne manque qu'un peu de bonne volonté à mon oncle. Je ne lui demanderais pourtant pas grand chose, rien seulement que de prononcer un mot qui n'a que trois lettres... OUI... ça n'est pas difficile, et ça serait sitôt fait!

SCÈNE V.

THÉRÈSE, BERNARD, en costume de sergent de voltigeurs.

BERNARD paraît, et s'arrêtant au fond.

La première maison à gauche, en sortant du chemin creux... sachons si le rustre que j'interrogeais tout à l'heure ne m'a pas trompé. (A Thérèse, qui va rentrer dans la ferme.) Dites-moi, mon enfant, pourriez-vous m'indiquer un nommé Jacques Simon?

THÉRÈSE.

Jacques Simon, Monsieur, oui, oui, certes. (L'examinant avec plus d'attention.) Ah! mon Dieu! quelle idée!.. un soldat... si c'était... et c'est qu'il a tous ses membres, encore!.. vous venez comme ça de bien loin, Monsieur le militaire?

BERNARD.

Mais oui, ma petite. J'arrive du pays des Bédouins, ou pour parler d'une façon plus claire, de Bougie, en Afrique, rien que ça.

THÉRÈSE.

De l'Afrique?.. ah! plus de doute, c'est lui... (Appelant.) M. Jacques, venez vite... (A Bernard.) Asseyez-vous donc, Monsieur le sergent... vous devez avoir soif, n'est-ce pas? les militaires, ça a toujours soif. Je vas vous chercher une bonne bouteille... (A elle-même.) Quel bonheur et quelle surprise!.. (Appelant de nouveau.) M. Jacques, arrivez donc!..

(Elle entre précipitamment dans la ferme.)

SCÈNE VI.

BERNARD, seul, puis JACQUES, et bientôt THÉRÈSE, qui rentre avec une bouteille et deux verres.

BERNARD, seul.

C'est bien ici... ces bâtimens, ce jardin, tout ce qu'on aperçoit a un air d'aisance... allons, allons, l'idée que j'ai eue n'a pas été mauvaise. Maintenant, jouons mon rôle et tâchons de n'être pas trop gauche dans la première reconnaissance.

JACQUES accourant, et à Thérèse qui rentre en même temps.

Quéque vous avez donc à m'crier comme ça, Mamzelle Thérèse?

THÉRÈSE.

Ce que j'ai, vous ne le voyez pas?.. ce Monsieur qui vous demande.

JACQUES.

Moi...

BERNARD, allant vivement à lui.

Eh oui! toi...

JACQUES, étonné.

I me tutoie...

BERNARD.

Comment, tu ne devines pas?

JACQUES, vivement.

Ah! mon Dieu!..

THÉRÈSE.

Il arrive d'Afrique...

JACQUES.

Est-il possible! vous seriez... tu serais...

BERNARD.

Eh parbleu! ton frère, que tu ne peux pas reconnaître, puisque tu étais grand comme rien quand je suis parti, mais, enfin, cet uniforme, un pressentiment... que diantre! cette gentille jeunesse s'est bien doutée de quelque chose, elle!

THÉRÈSE, vivement.

Oh! moi, j'aurais parié à coup sûr.

JACQUES, de même.

Georges de retour!.. (L'embrassant.) Ah! pauvre frère, pardon, j'étais si loin de supposer... et cependant j'aurais dû... le curé m'avait encore dit ce matin qui m'arriverait quéque chose... mais je croyais pas que c'était toi... mon bon frère, ce cher Georges, que j'embrasse quasi pour la première fois!.. ah! c'est égal, t'aurais dû me prévenir, parce que, quand comme ça on ne s'attend pas...

BERNARD, lui versant à boire.

Voyons, femmelette, embrassons-nous encore, et bois ce verre de vin, ça te remettra.

JACQUES.

J'aime mieux boire, d'abord... (Il boit.) Ça m'a fait un si grand effet!.. Faudra prendre des précautions pour annoncer ça à la mère, au moins.

BERNARD.

Oh! sans doute... Elle va bien, notre vieille mère?

THÉRÈSE.

Mais oui, heureusement.

Digitized by Google

BERNARD.

Et les affaires aussi, à ce qu'il paraît; car tout ça me semble augmenté et embelli, que c'est tout au plus si je me reconnais.

JACQUES.

Ça, j' crois ben; c'est la ferme de m'sieur Maurice, le maire de Sainte-Foy, et l'un des plus riches cultivateurs de tout le département du Rhône.

BERNARD, vivement.

Hein? ce n'est pas ici chez nous?

THÉRÈSE.

Il s'en faut!

BERNARD, à part.

Diable! ça fait un fier mécompte! moi qui croyais déjà...

JACQUES.

Pauvre garçon! ça va t'affliger, mais, enfin, faut ben que tu le saches... Il y a quatorze mois, un orage affreux détruisit totalement not' récolte et renversa une partie de not' demeure. Bientôt, cet événement rendit not' mère malade; elle fut même long-temps en danger, et je fis ce que t'aurais fait si t'avais été à ma place, frère, je la soignai, je ne la laissai manquer de rien, et j'eus enfin la joie d' la voir se rétablir; mais il m'avait fallu emprunter à de gros intérêts; l'époque de rendre arriva, et en même temps aussi, parce qu'un malheur ne vient jamais sans un autre, un ancien créancier nous poursuivit pour un remboursement que nous ne pouvions faire... tout fut vendu presque pour rien, on nous chassa honteusement, et après avoir loué à la pauvre femme une petite chambre dans un faubourg de Lyon, car elle ne voulut pas rester ici, je cherchai à me placer, et j'entrai garçon d'écurie, à 350 francs, chez m'sieur Maurice. Tu juges si ça m'a semblé dur et si j'ai eu du mal? Mais fallait faire vivre not' mère, et pour ça, j'aurais tout fait, vois-tu... A présent que te v'là, et qu'elle aura quatre bras qui travailleront pour elle... dame! l'ouvrage sera plus légère et plus lucrative: alors, nous pourrons lui donner quéques douceurs que j'étais forcé de lui refuser: vieille et cassée comme elle est, elle n'a p't-être plus long-temps à vivre, eh bien! au moins, sa fin sera plus heureuse, et il y aura quelque chose qui nous aidera à nous consoler, c'est que jusqu'au bout, nous aurons fait not' devoir.

THÉRÈSE.

Oh! oui, votre devoir, comme de bons fils que vous êtes!

BERNARD.

Oui, oui, certes, je t'aiderai... je travaillerai aussi... (A part.) Compte là-dessus! avec ça que j'aime la vie champêtre!.. D'ici à demain, je me serai joliment poussé de l'air! (A ce moment, on entend au loin tirer plusieurs coups de feu. Bernard effrayé.) Qu'est-ce que c'est que ça?

THÉRÈSE.

Oh! ce n'est rien; c'est la noce de ma cousine qui sort de l'église.

JACQUES, achevant de vider la bouteille.

Parce qu'elle vient de se marier, vois-tu, et c'est les paysans et les gendarmes qui, pour qu'on les invite à boire, s'amusent à tirer des coups de fusil, comme c'est l'usage.

BERNARD.

Ah! vous avez aussi des gendarmes?

JACQUES.

Je crois ben!.. Oh! la commune est ben organisée; et dame, y sont souvent utiles: nous sommes sur la route de Toulon, vois-tu.

THÉRÈSE, au fond.

Les voilà! les voilà!..

BERNARD, à Jacques.

Dis-moi donc, ton patron va peut-être te grogner, en me trouvant ici; indique-moi une auberge, un cabaret où je puisse aller t'attendre; ne nous gênons pas, j'aime mieux ça.

JACQUES.

Envoyer mon frère à l'auberge, par exemple! M'sieur Maurice n'est pas d'ordinaire ben généreux, mais un jour comme celui-ci, est-ce qu'on y regarde? d'ailleurs, je vas lui dire la chose: je lui demanderai à m'absenter tantôt, et après le dîné, nous partirons ensemble pour aller embrasser not' bonne mère.

THÉRÈSE.

Jacques à raison, M. Georges, et vous avez un air si brave et si ouvert, que je suis bien sûre que mon oncle vous fera bon accueil.

BERNARD.

Allons, en ce cas, je reste... (A part.) Tout aussi bien, il me sera encore plus facile dans le tumulte de la fête...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAURICE, CLÉMENT, ADÈLE, INVITÉS, PAYSANS, GENDARMES.

(Tous entrent joyeusement. Maurice est à leur tête.)

MAURICE, vivement.

Allons, Thérèse, des verres et beaucoup de vin... Voilà une bande de gaillards qu'il faut faire rafraîchir.

THÉRÈSE, sortant.

Tout de suite, mon oncle.

MAURICE, à Jacques.

Et toi, l'endormi, aide-la, et que ça aille vite.

JACQUES.

Oui, m'sieur Maurice. (Fausse sortie.) Mais c'est qu'avant, j'ai à vous dire quéque chose...

MAURICE.

Tu me le diras après, imbécille.

(Il le pousse vers la maison. Jacques sort.)

BERNARD, à Maurice.

Excusez-le, M. le Maire, car c'est de moi qu'il voulait vous parler. J'arrive à l'instant dans ce village, et, quoique j'y sois né, dépaysé par quinze ans d'absence, j'y cherchais vainement la demeure de la veuve Simon, ma mère, quand le hasard...

MAURICE.

Vous êtes le frère de Jacques?.. Soyez le bien-venu, M. le Sergent. J'ai aussi un frère au service, et c'est un motif de rapport entre nous.

BERNARD.

Mais vous êtes en famille, et je craindrais...

MAURICE.

Ah! des cérémonies, un troupier? allons donc! Dans une heure, un bon dîné sera sur la table; quand vous en aurez pris votre part et

Digitized by Google

qu'on quittera le repas pour la danse, vous serez libre de partir; car je comprends que vous soyez pressé d'arriver à Lyon; mais une petite lieue est bien vite faite, et, d'ailleurs, Jacques vous accompagnera.

BERNARD.

C'est précisément cette permission qu'il allait vous demander.

MAURICE.

C'est trop naturel.

(A ce moment, Thérèse reparaît avec des verres. Jacques, qui la suit, porte deux paniers de bouteilles.)

JACQUES, gaîment.

Qu'est-ce qu'a soif? V'là le liquide. (S'adressant à Maurice, tandis que Clément s'est mis à verser.) Dites donc, bourgeois, c'était, voyez-vous, parce que ce militaire...

MAURICE.

Je sais tout; tu partiras avec lui. Par exemple, sois revenu demain de bonne heure...

JACQUES.

Ah! merci, bourgeois!

TOUS, en buvant..

A la santé des mariés!

(Thérèse rentre dans la ferme.)

LES GENDARMES.

A celle de M. le Maire!..

BERNARD, à part.

Flatteurs de gendarmes!.. Mais c'est juste, chacun prêche pour son saint. (Haut.) Vive monsieur le Maire!

TOUS.

Vive M. Maurice!

MAURICE, se donnant de l'importance.

Merci, mes amis. Ces vifs témoignages flattent autant mon cœur que mon amour-propre, et je suis heureux et fier de pouvoir vous assurer que mes efforts constans auront toujours pour but le bien-être de la commune.

TOUS.

Bravo! bravo!

BERNARD, à part.

Très bien! ce discours-là n'est peut-être pas de lui, mais il l'a récité comme un ange.

CLÉMENT.

Voyons, voyons, une ronde, en attendant le dîné.

ADÈLE.

Non, non, une contredanse.

TOUTES LES FEMMES.

C'est ça, une contredanse!..

MAURICE.

Et nous qui voulons reposer nos jambes, asseyons-nous à cette table, et achevons de vider ces bouteilles.

(La musique a donné le signal. Une contredanse s'organise au fond, tandis qu'on boit gaîment sur le devant de la scène.)

MAURICE, bas à Bernard.

Dites donc, sergent, voilà le père Chotard le vétérinaire, et le menuisier Bardoux, qui, tous deux, sont depuis plus de trente ans dans le pays, ils ne vous reconnaissent pas, amusez-vous un peu à leurs dépens.

BERNARD.

Fameuse, l'idée... (A part.) Mais plus souvent que je serai assez bête... ayons seulement l'air.

(Il se lève et va causer avec les deux personnages que Maurice vient de lui désigner. Pendant ce temps, entre M. Pascal.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PASCAL.

TOUT LE MONDE de la danse.

Ah! v'là M. le Curé!

PASCAL.

Ne vous dérangez pas, mes enfans, continuez vos danses, c'est de votre âge.

MAURICE.

M. le Curé nous fera-t-il l'honneur de trinquer avec nous?

PASCAL.

Certainement, et de bon cœur, encore!

CHOTARD.

A la bonne heure, au moins, M. le Curé n'est pas de ces rigoristes qui condamnent l'usage du vin.

PASCAL.

L'usage, non sans doute; c'est l'excès seul qui est répréhensible. Le vin est une très bonne chose, quand il est naturel, et qu'on en boit sobrement.

TOUS.

C'est juste! c'est très juste!.. à vot' santé, M'sieur le Curé...

PASCAL.

A la vôtre, et à votre bonheur à tous, mes bons amis. (Ils trinquent et boivent.)

JACQUES, bas à Pascal.

Dites donc, M'sieur le Curé, vous ne saviez pas si ben deviner, quand vous m'avez dit à ce matin que le ciel me récompenserait; i m'est arrivé deux fiers bonheurs, allez! l' premier, par Mamzelle Thérèse, et l' second...

PASCAL, vivement.

Georges serait de retour?

JACQUES, avec surprise.

Tiens, vous saviez donc qu'i devait revenir?

PASCAL.

Eh sans doute!

JACQUES.

Eh ben oui! il est ici.

PASCAL.

Où donc?

JACQUES, lui montrant Bernard.

Là-bas, qui cause avec le père Bardoux.

PASCAL.

Et tu ne m'as pas dit ça tout de suite... ce cher enfant! (En achevant, il va rapidement à Bernard qui, en ce moment, descend la scène. S'arrêtant tout-à-coup, et à lui-même, avec une vive surprise.) C'est étrange, sa vue... non, sa vue ne me rappelle rien... cependant, ma mémoire...

JACQUES, remarquant que Bernard a regardé le Curé sans témoigner ni émotion ni souvenir.)

Dis donc, frère, tu sais ben, M. Pascal?

BERNARD, avec indifférence.

Pascal... non, je ne connais pas.

(Mouvement de Pascal.)

JACQUES, continuant.

Comment, tu ne le connais pas?.. le brave homme chez qui t'as été à l'école... le meilleur ami de not' famille?..

Digitized by Google

PASCAL, s'avançant vers Bernard, dont il scrute la physionomie.

Et celui à qui vous avez écrit il n'y a pas encore dix jours...

BERNARD, vivement, et à part.

Diable! (Se remettant tout-à-coup, et haut à M. Pascal.) Comment, mon bon père Pascal, vous ne devinez pas que j'ai voulu vous intriguer un peu? m'assurer si votre cœur me reconnaîtrait? Ce que j'ai dit n'était que pour vous punir de ne pas m'avoir tout de suite sauté au cou; moi, votre ancien élève, votre... je ne sais ma foi plus si je n'ai pas même été votre enfant de chœur aussi... Mais, au fait, vous avez pris de l'âge depuis mon départ. On a encore bon pied, que souvent on n'a plus bon œil, et puis; j'ai tellement changé depuis que la conscription m'a mis le sac sur le dos!..

PASCAL.

Ah! oui, bien changé.

JACQUES.

Je ne trouve pas, moi... il est vrai qu'il y a p't'être une raison pour ça, je ne me souviens pas comment que t'étais quand t'es parti.

BERNARD.

Ah! parbleu! quand je suis parti, je n'avais pas encore reçu de coups de soleil en Afrique, et il n'y a rien comme ça pour vous cuire la peau, je t'en réponds!.. tenez, voilà certes deux bien anciennes connaissances, le père Chotard et notre voisin M. Bardoux... eh bien, je suis sûr qu'eux aussi ne m'avaient pas reconnu!..

CHOTARD et BARDOUX.

Non, ma foi, par exemple!

BERNARD, continuant.

Voyons, papa curé, irai-je ce soir embrasser la vieille mère Simon, et lui dire que pour une espiéglerie d'enfant, vous avez refusé de m'ouvrir vos bras?

PASCAL.

Non, non, Georges, car je m'en veux maintenant de l'accueil que je t'ai fait, et ce que tu me demandes, je le désire autant que toi... viens...

BERNARD, l'embrassant.

A la bonne heure, donc!.. (A part.) Et de deux... je les enfoncerai tous.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, accourant de la maison.

Mon oncle, la soupe est servie. (Elle rentre.)

TOUS.

Ah! bonne nouvelle!

(On interrompt la danse.)

MAURICE, en demi-à parté, à son gendre.

Clément, comme je ne veux pas passer la soirée à regarder danser, et que tu dois emmener ta femme cette nuit, après le repas tu viendras dans ma chambre, je te remettrai les 15,000 francs de sa dot qui dorment au fond de mon secrétaire.

BERNARD, qui l'a entendu, à part.

Oh! oh! 15,000 francs, une belle somme!

CLÉMENT, à Maurice, même jeu.

Bah! beau-père, vous me les donnerai demain. Que diable voulez-vous que je fasse de ça, au bal?

BERNARD, même jeu.

Je t'en débarrasserais bien, moi!

MAURICE, toujours de même.

Parbleu! c'est peut-être gênant, des billets dans un portefeuille.

CLÉMENT.

Non, non, je les prendrai demain.

BERNARD, à lui-même.

Et moi, si je peux, je les prendrai ce soir.

THÉRÈSE, reparaissant sur la porte.

Mais arrivez donc, ça va refroidir...

MAURICE.

Allons, les hommes, faites les galans.

JACQUES, à Bernard qui est tout entier à ses réflexions.

Ménage-toi sur la boisson, t'es p' t'être déjà ben fatigué, et tu sais que tantôt t'auras besoin de tes jambes.

BERNARD, sortant de sa rêverie.

Hein? qu'est-ce qu'il vient me chanter, avec ses jambes, celui-là!

JACQUES, étonné.

Comment chanter avec mes jambes... (A part et gaîment.) Est-il donc drôle, mon frère! (Haut.) Puisqu'il faut que nous allions à Lyon.

BERNARD, brusquement.

Eh bien, c'est bon!.. ce soir ou demain...

JACQUES, avec tristesse.

Demain... (A part.) Ah! pauvr' mère, i n' taime pas comme moi, lui!

PASCAL, à part.

Si peu d'empressement, lorsque dans sa lettre... c'est plus fort que moi, un doute que je ne puis vaincre... enfin, ne soyons pas injuste, attendons...

(A ce moment, les paysans et les gendarmes font en l'air une nouvelle décharge de leurs armes.)

BERNARD, avec effroi et à part.

Encore! diables de gendarmes, et stupide usage!..

CLÉMENT, gaîment.

Ah! ah! ah! le sergent qui a bronché.

BERNARD.

Bronché?.. eh bien, ma foi oui; écoutez donc, quand on ne s'attend à rien... vous avez avec ça une musique de noce qui ressemble tellement à celle qu'on nous jouait tous les jours, en Afrique, que, (Désignant les gendarmes.) Sans la figure douce, et l'air affable de ces messieurs, je me serais cru tombé dans une embuscade de Bédouins.

(Au milieu de l'hilarité générale qu'excite la plaisanterie du sergent, les hommes de la noce ont pris la main des femmes, et les conduisent, la plupart, avec une ridicule gaucherie. Tous vont entrer dans la ferme, et s'arrêtent cependant pour faire les honneurs à M. Pascal et à Maurice, qui passent les premiers.)

LES PAYSANS.

Vive M. Pascal! vivent les mariés!..

LES GENDARMES.

Vive M. le Maire!

BERNARD.

C'est ça, vive tout le monde!

(Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Une salle basse, dans la ferme de Maurice. Au deuxième plan, à droite du spectateur, et ayant vue sur la scène, une chambre, à laquelle on monte par un petit escalier de bois. De chaque côté, au premier plan, une porte. Au fond, l'entrée principale donnant sur une cour, et une fenêtre garnie de volets fermés.

SCÈNE I.

JACQUES, BERNARD, MAURICE, BARDOUX, CLÉMENT, ADÈLE, CHOTARD, THÉRÈSE, PASCAL, INVITÉS des deux sexes, et, plus tard, UN BRIGADIER de gendarmerie.

(Au lever du rideau, les personnages garnissent une table en fer-à-cheval, placée au milieu, du théâtre. Ils sont dans l'ordre suivant, en prenant la droite de l'acteur : Jacques, au coin, n. 1; Thérèse, n. 2, en face; Maurice, au centre, ayant, à sa droite et à sa gauche, sa fille et son gendre; M. Pascal à l'autre coin, n. 1, et Bernard en face de lui, n. 2, dans l'intérieur du fer-à-cheval. Les autres places sont occupées par des Invités hommes et femmes. On en est au dessert. Chotard debout à sa place, achève une chanson dont tous les auditeurs répètent le refrain, à l'exception de Bernard qui paraît profondément réfléchir, et ne sort de sa rêverie que poussé par M. Pascal, qui lui offre à boire avec une insistance calculée.)

CHOEUR.

Gai ! gai ! mariez-vous,
L' mariage,
Est de votre âge;
Jeun' fille et jeune époux,
L' mariage est fait pour vous.

CHOTARD.

Le dernier couplet. C'est la morale de la chose...

Voulez-vous savoir l' moyen,
D'être heureux... moi, v'là ma r'cette,
C'est qu'en ménag', faut qu'on mette,
Chacun un p'tit peu du sien.

CHOEUR.

Gai ! gai ! mariez-vous ! etc.

CHOTARD, s'asseyant.

Dixi...

TOUS.

Bravo ! bravo !

BARDOUX, se levant et chantant.

Tout' chanson qu'est à sa fin,
D'mande à boire ! à boire ! à boire !
Tout' chanson qu'est à sa fin,
D'mande à boire un verr' de vin !

(Reprenant sa place.) J'ai dit...

TOUS.

Bravo ! bravo ! à boire ! à boire !

JACQUES, se levant, et à Bernard, pendant que les bouteilles circulent et qu'on remplit les verres.

Allons, Georges, partons; v'là long-temps qu'il fait nuit, et i sera tard quand nous arriverons...

PASCAL.

C'est inutile. Sachant le plaisir que je vous ferais, et aussi pour que cette entrevue ne cause pas à la brave femme une joie qui pourrait être dangereuse, je l'ai envoyé chercher par Catherine, ma vieille servante; et grace à Cocote, que j'ai fait mettre à ma petite carriole, elle sera bientôt ici...

(A ce moment, entre le Brigadier, et sans que sa présence interrompe la scène, sans même que Bernard le remarque, il remet à Maurice des papiers dont il est porteur, et que celui-ci se met à lire, après en avoir comme demandé la permission, par un jeu muet, à ses convives les plus proches.)

JACQUES, vivement, au Curé.

Comment, M'sieur Pascal, vous avez... ah ! êtes-vous bon !

BERNARD.

Pour ça oui, par exemple ! (Haussant son verre, que le Curé veut encore lui remplir.) Là ! là ! ah !.. Curé, je crois que vous voulez me mettre dans les vignes du Seigneur. (A part.) Et c'est que, pour exécuter le projet qui m'occupe, j'ai besoin de toute ma tête.

MAURICE, rendant au Brigadier les papiers qu'il a lus.

Ce sont des signalemens, rien qui presse à l'heure qu'il est, placez-vous là, Brigadier, et buvez avec nous.

CHOTARD.

Nous allions précisément trinquer au bonheur des nouveaux conjoints.

LE BRIGBDIER.

Si l'aimable société veut bien me permettre de joindre mes vœux aux siens...

BERNARD, l'apercevant et à part.

Encore un gendarme ! ah ça ! il y en a donc un nid, dans cette bicoque !

BARDOUX, se levant.

A la santé des époux qui... sous le rapport de... de la fortune, de...

LE BRIGADIER.

De l'âge...

BARDOUX, continuant.

Et par leurs qualités... physiques...

LE BRIGADIER.

Et morales...

BARDOUX.

Ont droit à... à une félicité sans partage.

LE BRIGADIER.

Et sans nuages.

BARDOUX, à part.

Je suis tout en nage.

THÉRÈSE, de même.

En voilà du verbiage !

TOUS, se levant.

A la santé des époux ! (On trinque.)

Digitized by Google

LE BRIGADIER.

Et à celle de notre honorable magistrat, ci-présent.

(Maurice fait de grands saluts en signe de remerciemens; on trinque encore, et on boit.)

PASCAL.

Parbleu! mes amis, je propose une troisième santé... celle du brave Georges Simon.

TOUS.

Adopté!

PASCAL, continuant.

Je n'ai jamais vu d'homme plus sobre, et de soldat moins causeur. D'ordinaire, ces messieurs vous en content plus qu'ils n'en ont fait et vu, et lui, lui, le premier peut-être, n'a pas encore dit un mot de ses campagnes ou de ses voyages. Cela serait pourtant bien au moins aussi intéressant que les chansons, ou bachiques, ou par trop grivoises, qu'on a l'habitude d'entonner en pareille circonstance.

BERNARD, à part.

Diable de curé!

ADÈLE.

Des récits de batailles, c'est peut-être fort beau; mais, avec tout ça, on ne danse pas.

BERNARD.

La jolie mariée a raison; ce n'est pas le moment...

PASCAL, à part.

Il refuse; motif de plus pour tenir bon... (Haut.) Eh bien! gentille Adèle, recrutez les danseurs; nous autres, gens sérieux, nous irons vous rejoindre.

BARDOUX.

C'est bien; de cette façon-là, çà contentera tout le monde.

BERNARD, à part.

Pas moyen de l'échapper.

ADÈLE, à Pascal.

Ah bien! comme ça, à la bonne heure; contez tout ce que vous voudrez... Vous, monsieur mon mari, vous savez que la salle de bal est sur la grande place; montrez-nous le chemin, avec vos camarades. (Les jeunes gens sortent avec Clément à leur tête. Continuant.) Vous, Mesdames, qui m'aime me suit.

(Elle sort en courant et emmène à sa suite presque toutes les femmes.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté CLÉMENT, ADÈLE, ET QUELQUES PAYSANS hommes et femmes.

BERNARD, à part, et pendant que tous s'asseyent ou se groupent autour de lui.

Hum! le vieux a des soupçons qu'il est important de détruire; mais quel ragot leur faire?.. Ah bah! est-ce qu'avec du front, on est jamais embarrassé de rien? (Haut et en prenant de l'aplomb.) Vous n'exigez pas de moi, sans doute, le détail de toutes les garnisons que j'ai faites, de toutes les affaires auxquelles je me suis trouvé?.. Le récit serait un peu long, (Avec intention, en regardant M. Pascal.) depuis près de quinze ans que je roule ma bosse.

PASCAL, à part.

La date est juste, quinze ans...

BERNARD, continuant.

Quant à mon séjour en Afrique, ce qui est assurément la partie la plus pittoresque de mon histoire, vous me traiteriez de menteur, si je vous disais tout ce qui m'y est arrivé; cependant, c'est là que j'ai gagné mes sardines...

PASCAL, à part.

C'est bien ce qu'il m'a écrit.

BERNARD, poursuivant.

Eh parbleu! puisque vous tenez tant à ce que je vous conte quelque chose, je m'en vais vous dire comment ça s'est fait; ça vous amusera, il y a de quoi avoir peur et de quoi rire. Pour lors, voilà: C'était aux environs de la Mitidja. Il s'agissait de surprendre adroitement, au passage, des Arabes qui allaient rejoindre d'autres moricauds de je ne sais plus quel endroit, mais qui étaient aussi de la même clique; et, pour ça, nous étions postés à l'affût dans un marais, derrière de grands genets sauvages, par un polisson de soleil qui tapait!.. à en faire fondre nos casquettes sur nos têtes.

JACQUES.

Crédié!.. C'est ça une chaleur!

BERNARD, continuant.

Du reste, pas la moindre nourriture dans l'estomac, depuis la veille, vu l'indisposition subite des approvisionnemens, et tous, au nombre de plus de quatre cents, à prendre là, paisiblement, un bain de propreté dans une eau bourbeuse, dont n'auraient pas même voulu des canards. Tout-à-coup, après peut-être cinq ou six heures d'attente, nous apercevons un énorme nuage de poussière. Cette poussière, c'étaient nos gaillards qui descendaient tranquillement, au grand galop, une diable de montagne aussi raide, au moins, qu'une échelle de meunier. En quelques minutes, ils arrivent près de nous; alors, à un signal, nous nous montrons, et, pour entamer la conversation d'une manière analogue à la circonstance, nous leur lâchons, à bout portant, un feu de file si bien soigné, que tout l'avant-garde reste étendue sur la place. Mais vous sentez bien que ça n'était pas fini... après la tête, il y a la queue, comme dit c't' autre. L'Arabe, qui de sa nature est passablement rageur, et pas si bête qu'on le croit, n'a pas plutôt senti la poudre et vu tomber ses éclaireurs, qu'il reconnaît judicieusement la chose, et se dit à part: Oh! oh! ces chiens de Français... (c'est un petit mot d'amitié dont ils se servent) ces chiens de Français nous attaquent, apprenons-leur à qui ils osent se frotter; et tout aussitôt ils s'arrêtent, prennent leurs dispositions, s'éparpillent comme d'habitude, et s'en viennent crânement nous caracoler dessus, comme s'ils étaient sûrs de leur affaire et que nous n'ayons dans nos gibernes que des pruneaux, des noisettes, ou toute autre espèce de quatre mendians. Cette bravade leur coûta cher!.. mais, dame! il fallut leur jouer le grand jeu, et nous payâmes aussi notre part des pots cassés. Pendant que, pour achever leur déroute, on s'était mis à les poursuivre, v'là que j'aperçois dans une clairière, à environ une bonne portée de fusil, trois ou quatre de ces mécréans occupés, sans doute, à dévaliser quelques-

Digitized by Google

uns de nos morts. Je ne fais ni une ni deux, je cours, j'arrive, et je trouve, en effet, mes coquins en train de déshabiller deux camarades auxquels ils avaient déjà coupé la tête.

TOUS, avec effroi.

Ah!..

BERNARD.

C'est une manière qu'ils ont commme ça... Vous voyez d'ici le coup de théâtre, n'est-ce pas?.. cré mille tonnerres! que je leur crie, et en même temps j'en pourfends un et je laisse mon sabre dans le ventre de l'autre. Le troisième veut me saisir au corps, je lui passe la jambe, je le renverse, et je l'assomme d'un coup de crosse; quant au dernier, qui avait pris la fuite, je le couche en joue et je le descends comme un lapin.

LE BRIGADIER.

Corbleu! c'est fameusement joué, tout de même!

JACQUES.

En v'là un tueur!

THÉRÈSE.

Est-il brave!

BERNARD.

C'est pour ce glorieux fait d'armes que, sur le terrain même, mon capitaine me décerna les galons d'un sergent qui manquait à l'appel.

LE BRIGADIER.

Ils n'étaient pas volés!

BERNARD.

Mais voulez-vous savoir maintenant le plus drôle de l'histoire?.. c'est qu'ayant à mon tour dévalisé les dévaliseurs, je trouvai dans leurs poches, en argent et en divers objets précieux, pour une valeur...

PASCAL, vivement.

Quoi, ce serait là l'origine de la petite fortune que tu rapportes?..

JACQUES et THÉRÈSE.

Une fortune! il serait possible?..

BERNARD, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc...

PASCAL, vivement.

Oui, mes amis, une somme de 1,200 francs qu'il a mise en réserve; qu'il a même sur lui.

BERNARD, stupéfait, et à part.

Il est donc sorcier... (Haut.) Comment savez-vous?..

PASCAL.

Puisque tu me l'as écrit.

BERNARD, à part.

Oh! quel traquenard!

JACQUES, avec joie.

C'est donc ben vrai?.. et tu ne me le disais pas... 1,200 francs, mais c'est un trésor, ça!.. et quelle joie ça va faire à not' pauvre mère!.. c'est qu'il y a plus qui ne faut pour nous tirer d'embarras!

(Tout le monde presse vivement Bernard qui hésite d'abord, mais qui prend ensuite son parti.)

BERNARD.

Ah! les curieux! ils veulent tous voir... (Il se fouille, tire une bourse de cuir et la jetant sur la table.) Eh bien! tenez, voilà. (Continuant à part, et pendant que M. Pascal s'empresse d'examiner ce qu'elle contient.) Forcé de recracher les noyaux, c'est ça une vexation!.. curé de malheur, va!

PASCAL.

Un billet de mille francs et deux cents francs en or, c'est bien cela... (A part.) mes soupçons étaient mal fondés.

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme SIMON, CATHERINE, personnage muet.

Mme SIMON, accourant.

Où est-il! où est-il, que je le presse dans mes bras?

JACQUES, entraînant Bernard vers Mme Simon.

Tenez, mère, le v'là, le v'là, vot' brave fils, not' bon Georges!.. embrassez-le, car c'est lui qui nous sauve... v'là 1,200 francs qui vous apporte. (Il lui remet la bourse.)

BERNARD, jouant l'émotion.

Cette pauvre bonne vieille mère!..

Mme SIMON, après avoir embrassé plusieurs fois le soldat, et avec le plus vif attendrissement.

Avoir pu embrasser encore mon enfant, et posséder une pareille somme!.. merci, mon Dieu, merci à vous qui m'envoyez tant de bonheur, si vous me donnez la force de le pouvoir supporter!

THÉRÈSE.

La force, je crois bien!.. n'ayez pas peur, allez, mère Simon, la joie ne fait pas de mal.

PASCAL.

Vous voyez, ma vieille voisine, que je n'avais pas tort de vous dire d'espérer?

Mme SIMON.

Mais cette bourse, je la reconnais... c'est celle de ton père... cher enfant, il l'a gardée!.. eh bien! c'est peut-être ça qui t'a porté bonheur, vois-tu?

BERNARD.

Ça ne m'étonnerait pas. (A part.) C'est égal, 1,200 francs pour embrasser une tête comme celle-là, c'est furieusement trop cher!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ADÈLE, DEUX DEMOISELLES D'HONNEUR.

ADÈLE, entrant.

Mais, arrivez donc, tout le monde... comme c'est gentil, nous laisser là dans le bal avec une poignée d'hommes. Aussi, c'est d'un triste!.. et M. Clément qui, après la première contredanse, a dit qu'il était las... si j'avais su ne pas mieux m'amuser le jour de ma noce, plus souvent que je me serais mariée!

MAURICE.

Allons, voyons, grande enfant, nous te suivons.

ADÈLE, l'embrassant, et avec gaîté.

A la bonne heure! en ce cas, je retourne, et je vous annonce; mais je veux que vous grondiez M. Clément, parce que bien sûr on ne peut pas faire un bon mari quand on n'aime pas la danse.

(Elle sort. Les deux jeunes filles la suivent.)

Digitized by Google

CHOTARD.

Voyez-vous, le petit lutin?.. épousez donc des jeunes filles!

MAURICE, s'adressant à quelques convives.

Ah ça, vous, les parens qui restez à la ferme, vous savez où sont vos chambres?.. dans le petit bâtiment, de l'autre côté de la cour; pour vous, ma brave Mme Simon, je regrette...

PASCAL.

C'est moi qui l'emmène; Catherine lui a préparé un lit au presbytère.

Mme SIMON, à Bernard.

Et tu vas me reconduire, n'est-ce pas?.. nous avons tant de choses à nous dire!

BERNARD.

Oh! bien sûr!.. mais... mais, voyez-vous, ma mère, soit la disposition, la joie, la fatigue de trois étapes faites ce matin, ou peut-être bien encore la trop grande quantité de ce diable de vin du Rhône, je sais que j'ai la tête lourde, et pour ce qui est des jambes, je crois que je suis comme le marié, j'ai là une barre...

CHOTARD et BARDOUX.

Ah! ah! ah! l'Africain qui est gris!

BERNARD, feignant de chanceler.

Oh! gris!.. non; mais je crois qu'il y a quelque chose.

JACQUES.

Oui, une paille dans l'œil.

BERNARD.

Et non, bêta, pas une paille... une pointe. (On rit.) Écoutez donc, on peut avouer ça sans rougir. Savez-vous qu'il y a long-temps que je n'en ai bu, du vin du Rhône? D'ailleurs, c'est la faute au père Maurice... (Se reprenant.) Non, pas le père Maurice, je me trompe, le père Pascal, que je n'ai pas voulu refuser, et qui s'amusait à me faire boire!..

PASCAL, à ceux qui l'entourent.

C'est vrai, je voulais le faire jaser... après ce qu'il a pris, le repos doit lui être nécessaire.

MAURICE.

Mais je n'ai aucune place...

JACQUES.

De la place? eh ben! i couchera avec moi, donc!

BERNARD.

Dans ton écurie, pour étouffer?.. non, non, il me faut de l'air; je resterai... sur une chaise... ou une table.

JACQUES.

Comme c'est tendre!

BERNARD.

Sybarite! crois-tu pas qu'en Afrique je couchais sur des roses...

THÉRÈSE, désignant la première porte à gauche du spectateur.

Eh mais j'y pense, ce recoin noir, c'est justement là où l'on met les sacs vides, son lit sera tout fait.

BERNARD, regardant.

Çà, superbe! en laissant la porte ouverte pour donner passage aux zéphirs...

MAURICE.

Soit; d'ailleurs, une nuit est si vite passée... et puis, ma foi, à la guerre comme à la guerre. Bonsoir, M. Pascal... au revoir, Mme Simon.

Mme SIMON, à Bernard.

A demain, Georges... dors bien, mon ami, ça te remettra.

BERNARD, qui ferme les yeux et feint de dormir tout debout.

Oui, Curé... (Tout le monde s'éloigne en riant de lui; à Jacques, qui le conduit au cabinet dont la porte est restée ouverte.) Parbleu! c'est bon, pense-tu que je ne saurai pas trouver ma chambre?.. Ah! dis donc, tu me feras ma couverture. (Il entre et disparaît.) Bonsoir, tout le monde.

MAURICE, à Jacques.

Toi, Jacques, aies soin de fermer toutes les portes.

JACQUES.

Oui, M'sieur Maurice... (A Mme Simon.) Adieu, mère, demain matin, Georges et moi, nous irons vous réveiller de bonne heure.

(Tout le monde sort, à l'exception de Thérèse.)

SCÈNE V.

THÉRÈSE, DEUX FILLES DE FERME, qui entrent.

THÉRÈSE, à l'une d'elles.

Allons, Marguerite, rangez ces bancs, ces tables, et allez vous reposer, ma fille; vous devez être lasse aussi, vous. (Les deux servantes remettent tout en ordre et se retirent. Thérèse s'approchant du cabinet où est Bernard.) Il dort déjà profondément; il est vrai qu'après ce que M. le Curé lui a fait boire... eh bien! c'est très mal, risquer de l'incommoder; et s'il s'était grisé tout-à-fait, l'exposer aux rires, aux mauvaises plaisanteries; un si brave militaire, un si bon jeune homme!.. Heureusement la nuit va le remettre, et demain il n'y paraîtra plus.

(Elle prend une lumière et monte à la chambre de Maurice, qu'on aperçoit à droite du spectateur; à peine y est-elle entrée, que Bernard, qui l'épie, se montre avec précaution sur la porte du cabinet à gauche.)

SCÈNE VI.

BERNARD, THÉRÈSE.

BERNARD, à voix basse.

Qu'en je disais que je les enfoncerais tous. C'est qu'en vérité les obstacles s'aplanissent comme d'eux-mêmes! me loger là, justement en face de l'endroit où est le magot. Par exemple, un guignon, c'est qu'il ait fallu restituer les premiers bénéfices; mais indépendamment que j'ai eu le plaisir d'embrasser la vieille, cette remise forcée m'a débarrassé des dangereuses suspicions du prêtre, et favorise, par contre-coup, l'exécution d'une affaire bien autrement importante.

THÉRÈSE, ouvrant la fenêtre et allumant une lumière qu'elle pose près de là, sur un meuble.

Tout est prêt, mon oncle ne doit pas tarder à rentrer, laissons lui cette lumière.

BERNARD, observant.

Oh! oh! la jeune fille va descendre, pas d'imprudence. (Il disparaît.)

Digitized by Google

THÉRÈSE, écoutant, et toujours dans la chambre au premier.

Ils dansent, et le bruit de l'orchestre s'entend presque d'ici. Quel dommage d'aller tristement se coucher, quand les autres s'amusent !.. mais comme je me dédommagerai lorsque ça sera mon tour !.. car à présent, je ne vois pas ce qui pourrait l'empêcher de venir, mon tour? L'argent qu'a rapporté ce bon M. Georges va mettre Mme Simon à l'aise, elle pourra relouer des terres que ses deux fils cultiveront, et comme elle est d'un grand âge, qu'elle ne peut plus rien faire, et que même dans le plus petit intérieur il faut toujours une jeune femme pour s'occuper des soins du ménage, M. Jacques se mariera, et alors... alors... allons bien vite dormir pour tâcher de rêver à tout ce bonheur-là !..

(Elle descend, passe doucement devant l'endroit où est couché Georges, y jette un coup-d'œil, et persuadée qu'il repose, s'éloigne par la porte à droite du spectateur.)

SCÈNE VII.

BERNARD, seul.

(Il se montre avec précaution, et après s'être assuré qu'il est bien seul.)

Diable de bavarde, j'ai cru qu'elle n'en finirait pas !.. enfin, je suis seul; à l'œuvre... (Il va gravir les degrés et s'arrête tout-à-coup.) Un instant, voyons un peu si toutes mes mesures sont bien prises... faire passer du secrétaire dans ma poche le portefeuille dont il s'agit, ce n'est rien; grace à cette fenêtre, décamper aussitôt le coup fait, c'est un vrai jeu d'enfant; la seule chose un peu difficile, est donc tout simplement de gagner assez de temps et de terrain pour me moquer des recherches qu'on pourra faire. J'ai la nuit devant moi... dans une heure, je serai à Lyon; au point du jour, et avant qu'ici l'on se doute seulement de rien, j'aurai pris la diligence de Marseille, où je m'embarque sur le premier vaisseau qui part... tout me semble assez bien prévu... à quelques relais, peut être, on me fera la demande inconvenante d'exhiber mes papiers; des papiers... c'est bien ça qui me manque !.. je montrerai mes états de services, une feuille de route bien en règle... qu'est-ce qu'on peut exiger de plus... (Écoutant avec soin.) Sécurité complète... procédons. (Il monte l'escalier et pénètre dans la chambre, après un rapide examen des lieux.) Maintenant que la position est reconnue, cette lumière est de trop.

(Il souffle celle allumée par Thérèse, et la scène reste dans une entière obscurité.)

SCÈNE VIII.

BERNARD, JACQUES.

JACQUES, entrant par le fond.

Bon ! v'là ma lanterne éteinte !.. c'est égal, j'ai fini ma visite, le bourgeois a sa clé, ainsi, je peux fermer c'te dernière porte... (Écoutant, et avec inquiétude.) I m' semblait que j'avais entendu... oui, un bruit comme d'une serrure que l'on ouvre... (Allant à la droite du spectateur, et reconnaissant que ce qui l'inquiète vient de la pièce au-dessus.) Diable ! M'sieur Maurice est absent, et on marche dans sa chambre... oh ! mais Jacques est là, qui heureusement fait bonne guette, et si c'est un voleur, gare à lui... (Il marche à pas de loup, et va se placer le long du mur, au bas de l'escalier. Bernard paraît bientôt, descendant avec précaution; mais à peine a-t-il atteint les dernières marches, que Jacques s'élance sur lui; une lutte alors s'engage entre eux; lutte peu longue, dans laquelle le portefeuille volé est repris par Jacques, qui ayant renversé son adversaire, va le contenir en lui serrant la gorge, lorsque tout-à-coup il s'arrête saisi de surprise et d'effroi, car sa main a froissé une épaulette, et il vient de reconnaître son frère. Reculant alors vivement, et d'une voix étouffée.) Grand Dieu ! mon frère !..

(Il cache sa figure dans ses mains.)

BERNARD, qui l'a aussi reconnu; à part.

Jacques !.. cré coquin, quelle poigne ! (Haut.) Ah ça, voyons, pas de bêtise, tu comprends...

JACQUES, très vivement.

Pas un mot de plus... je prends tout...

BERNARD, même jeu.

Pour toi?

JACQUES, avec intention.

Je prends tout sous ma responsabilité; mais cachez-vous, que personne ne sache... (A part.) Oh ! toi, surtout, ma bonne mère, il y aurait là de quoi te tuer !

BERNARD, se consultant; à part.

Je ne suis pas le plus fort, et le bourgeois peut rentrer, il faut filer doux. D'ailleurs, ce serait bien le diable, si dans un parent on ne trouvait pas un peu de probité... (Plus haut.) A la grace de Dieu ! (Il rentre dans le cabinet,)

SCÈNE IX.

JACQUES, seul; puis BERNARD reparaissant.

JACQUES, avec accablement, et à lui-même.

Il ose parler de Dieu !.. de Dieu, qu'il brave en commettant un crime... et ce misérable est mon frère !.. et l'effroi, l'horreur que j'ai éprouvés en le trouvant coupable ont paralysé ma raison, retenu mon bras, je ne l'ai pas étouffé !..

BERNARD, entr'ouvrant sa porte.

Que diantre marmotte-t-il là?

JACQUES, continuant sans le voir.

Mais ne pensons pas à lui, je suis seul... puisse le ciel me laisser le temps de réparer...

(Il se dirige vers l'escalier, mais le courage lui manque; il s'arrête et s'appuie un instant sur la rampe.)

BERNARD, l'observant, et à part.

Il y retourne... le gaillard est décidé. Au fait, il y a peut-être encore quelque chose à prendre.

(Il sort du cabinet, fait quelques pas, et rentrant presque aussitôt, au bruit d'une clé qu'on met dans la serrure de la porte du fond.) Du monde... et ne pouvoir le prévenir... (A ce moment, paraît Maurice.) Ma foi, chacun pour soi, se sauve qui peut.

(Il rentre à bas bruit et referme doucement sa porte pendant que Jacques, qui n'a rien entendu, tant

Digitized by Google

est grande sa préoccupation, se dispose enfin à monter les degrés.)

SCÈNE X.

JACQUES, MAURICE, précédemment entré. Il tient une lanterne allumée.

MAURICE, se dirigeant machinalement vers sa chambre, et apercevant Jacques.

Ah! que fais-tu là, toi?

JACQUES, avec effroi, et à part.

Grand Dieu!.. (Troublé, et revenant un peu en scène.) Moi, M'sieur Maurice... je... j'allais...

(Surpris de son embarras, et comme frappé d'une pensée subite, Maurice le pousse et monte rapidement à sa chambre.)

JACQUES, seul, et rapidement.

Que fait-il?.. il va tout découvrir... il m'accusera... (Jetant les yeux sur la fenêtre.) Oh! la fuite...

MAURICE, armé d'un fusil, paraissant sur l'escalier, et à Jacques, qui est déjà parvenu à ouvrir le volet.

Misérable! avant de sortir d'ici, rends-moi ce que tu m'as volé, ou je te tue sur la place. (Le second volet a cédé aux efforts de Jacques qui vient de disparaître, Maurice fait feu sans l'atteindre, descend en scène et court ouvrir la porte du fond en criant) Arrêtez! arrêtez!

SCÈNE XI.

MAURICE, CLÉMENT, ADÈLE, PAYSANS, PAYSANNES, accourus du fond; THÉRÈSE venant de l'intérieur, FILLES DE FERME, portant des flambeaux; puis JACQUES, ramené par LE BRIGADIER et DEUX GENDARMES.

MAURICE, encore furieux.

Cet homme vient de forcer mon secrétaire et d'enlever la dot de ma fille.

TOUS, avec surprise.

Est-il possible!

THÉRÈSE, même jeu.

Jacques?.. oh! quelle infâme accusation!

MAURICE.

Qu'on le fouille, et peut-être que la preuve...

(Cet ordre est exécuté sans que Jacques y oppose la moindre résistance. Le portefeuille est en effet trouvé sur lui et remis à Maurice, qui s'empresse de l'ouvrir et d'en examiner le contenu.)

TOUS, avec horreur.

Ah!

JACQUES, à lui-même.

Je suis perdu!

THÉRÈSE.

Et vous n'essayez pas de vous défendre?

JACQUES.

Je ne le peux pas, Mamzelle.

MAURICE.

Eh mais! j'y pense, pendant tout ce bruit...

(Il ouvre la porte du cabinet où est Bernard. Tout le monde s'approche et écoute alors avec curiosité, les paroles qu'il prononce en feignant de dormir.)

BERNARD, dans la coulisse.

Bon! c'est ça... feu!.. ah! ils s'enfuient, les capons...

CHOTARD.

Il est encore dans le sommeil de l'ivresse.

MAURICE.

Pauvre garçon, il rêve qu'il se bat, et, pendant ce temps, son frère le déshonore!

JACQUES, à part.

O mon Dieu! tu sais si c'est vrai, toi!..

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Une grande salle ouverte au fond, et donnant sur une cour fermée par un mur, au milieu duquel est une grande porte en bois. De chaque côté, au deuxième plan, une entrée de cabinet. Une table, des chaises. Le jour qui vient de poindre, grandit graduellement.

SCÈNE I.

MAURICE, LE BRIGADIER.

MAURICE, entrant.

Vous avez, d'après mes ordres, fait avertir M. Pascal?

LE BRIGADIER.

Il sera ici, dans un instant.

MAURICE.

C'est un homme prudent et éclairé, j'ai voulu prendre son avis: d'ailleurs, il porte un tel intérêt à la famille Simon... Dites-moi, Brigadier, le frère de ce malheureux sait-il...

LE BRIGADIER.

Celui que nous avons baptisé l'Africain? dame, je ne pense pas, Monsieur le Maire, à moins que ses ronflemens n'aient été qu'une frime... En tous cas, cette nuit aura dû le reposer, car il dormait encore lorsque tout à l'heure j'ai quitté la salle où nous sommes restés pour garder le prévenu.

MAURICE.

Et ce Jacques, quelle contenance a-t-il faite pendant la nuit?

LE BRIGADIER.

Il n'a pas fermé l'œil, paraissait profondément accablé, et n'a pas dit une seule parole... Mais voici Monsieur le Curé.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, entrant.

Pardon, voisin Maurice, si je vous ai fait attendre; mais le petit extra d'hier... ma foi, je re-

Digitized by Google

posais encore si bien quand on est venu me prévenir que vous désiriez me parler... De quelle affaire s'agit-il donc?..

MAURICE.

Vous allez le savoir... Asseyons-nous... vous aussi, Brigadier.

(Il leur désigne des sièges, près d'une table, à droite du spectateur.)

PASCAL.

Je vous écoute.

MAURICE.

Assez nouveau dans ce pays, c'est à vos vives sollicitations, mon cher M. Pascal, que j'ai pris à mon service, il y a quelques mois, le nommé Jacques Simon.

PASCAL.

Et cette bonne action n'a dû vous laisser aucun regret... Jacques est bien le meilleur fils, le plus honnête jeune homme!..

MAURICE.

Ce Jacques est un infâme qui a trompé votre crédulité comme il a trompé ma confiance.

PASCAL, très vivement.

Que dites-vous?.. c'est impossible, et une injuste prévention...

MAURICE.

J'ai compté sur votre surprise, sur votre incrédulité même; aussi j'appuie mon accusation de preuves positives.

PASCAL.

Vous me faites frémir...

MAURICE, continuant.

Ce fils si bon, ce jeune homme si honnête... m'a volé cette nuit.

PASCAL.

Volé!.. Jacques?..

MAURICE.

Pendant que j'étais au bal, où je suis pourtant à peine resté, il s'est introduit dans ma chambre, a forcé le meuble où était la dot de ma fille, et a été saisi encore nanti du vol, au moment où il venait d'escalader une fenêtre et d'échapper ainsi à ma juste colère.

LE BRIGADIER.

C'est fort heureux que l'obscurité vous ait empêché de l'atteindre, car votre fusil est bon, et vous visez juste, vous, Monsieur le Maire.

PASCAL.

Quoi, vous avez...

MAURICE.

Ah! je ne me connaissais plus, et j'ai manqué de le tuer, c'est vrai... depuis, je me suis reproché mon emportement, j'ai réfléchi aux suites terribles que peut avoir cette affaire, et j'ai résolu de vous consulter pour chercher, s'il est possible, le moyen d'éviter à une mère la douleur de voir condamner son fils, et à un brave soldat le déshonneur que la faute de son frère fera rejaillir sur lui.

PASCAL.

Cet horrible secret n'est donc encore connu que de vous?

LE BRIGADIER.

De nous? il l'était hier au soir de toute la noce, ainsi, jugez, maintenant!

PASCAL, à Maurice.

Et c'est quand vous l'avez désigné à l'opinion générale, lorsque, moins que tout autre, vous pouvez arrêter le cours de la justice, que vous venez me demander de vous aider à le sauver?.. ce qui le sauvera, Monsieur le Maire, c'est l'éclat que votre devoir vous commande de donner à cette affaire. Accusé devant tous ses compatriotes, c'est maintenant devant tous qu'il faut que son honneur soit réhabilité.

MAURICE.

Quoi, vous braverez un interrogatoire public, quand voici le Brigadier qui vous attestera qu'on a trouvé sur lui la preuve de son crime?

PASCAL.

Et qui vous dit que Dieu ne me fournira pas aussi une preuve de son innocence? Tout se réunit pour le faire coupable, cela se peut; mais qu'il le soit réellement, non, non, cela ne se peut pas.

MAURICE.

Mais, pourtant...

PASCAL.

Oh! mon assurance vous étonne, mais c'est que ma conviction est grande et forte, voyez-vous? cet homme qui, selon les apparences, n'est plus qu'un misérable, je l'ai observé depuis son enfance, et sans le perdre de vue un seul jour; je ne saurais me tromper, car il n'y a dans son âme, où j'ai pu lire constamment, ni vices, ni défauts, ni même de penchant à aucune action mauvaise... croyez le cri de ma conscience, M. Maurice, Jacques Simon est innocent, et peut-être le ciel, en paraissant l'accabler, n'a-t-il voulu que se servir de lui pour conduire à la découverte de quelque iniquité que sa justice ne veut pas laisser impunie.

MAURICE, après un moment de réflexion.

Ma foi, maintenant, je l'avoue, votre confiance ébranle la mienne... vous n'avez pourtant de soupçons sur personne?

PASCAL, avec précaution.

M. Maurice, vous connaissez ma prudence; vous savez si je suis homme à me prononcer légèrement ou à juger qui que ce soit avec haine ou passion? Eh bien! moi aussi, je vais vous faire un aveu; un aveu bien grave, puisqu'il s'agit d'accuser quelqu'un que nul indice n'accuse, et malgré moi, malgré la voix intérieure qui me crie que j'ai raison, je tremble, j'ai peur d'être injuste!

LE BRIGADIER.

Parbleu... il serait étrange que nous ayons eu la même idée...

PASCAL, très vivement.

Se peut-il? vous aussi...

MAURICE, même jeu.

Expliquez-vous, Brigadier...

LE BRIGADIER.

Ah! mon Dieu! volontiers; d'ailleurs, ce que je vais dire ne sortira pas d'entre nous, n'est-ce pas? Vous savez qu'hier soir je vous ai remis le double de deux signalemens qui vous étaient adressés par M. le Sous-Préfet? cette nuit, en gardant ce pauvre diable, qui vraiment faisait pitié, je m'amusais à lire; pour ma gouverne, l'original de l'objet en question, lorsqu'une partie de cette lecture éveilla singulièrement mon attention. (Il tire un papier de sa poche.) Écoutez un peu ceci: (Lisant.) « Jean-Claude Bernard, âgé de trente-trois ans, imprimeur sur étoffes, né à Li-

Digitized by Google

moges (Haute-Vienne) ; condamné pour vol, à cinq années de réclusion, qu'il a subies dans la maison d'arrêt de Tournus, est arrivé le 9 mai à Valences lieu de résidence qui lui avait été assigné, et en est parti, sans autorisation préalable, après trente-six heures de séjour. On pense qu'il a pris la route de Lyon. » Quant aux détails du costume, comme on peut en changer, ça ne dit rien... (Leur passant le papier.) Mais voyez le signalement, la taille, les cheveux, les traits... et mieux encore, à l'article signes : particuliers, teint fort pâle, et une cicatrice à la joue gauche...

MAURICE.

Je ne comprends pas; qui donc avez-vous remarqué?..

LE BRIGADIER.

Qui ? ce soldat, ce Georges...

PASCAL, lisant, et à part.

Oui, oui, c'est cela.

MAURICE, au Brigadier.

Y songez-vous ? un homme que sa mère, son frère ont reconnu; que M. le Curé lui-même...

PASCAL.

Moi, M. le Maire, vous vous trompez ; et les soupçons de Monsieur ne font que donner plus de poids aux miens, car je vous déclare qu'ils sont tombés sur la même personne... (Maurice et le Brigadier font un mouvement de surprise; M. Pascal continue.) Il est vrai que Mme Simon a embrassé ce soldat avec confiance; mais à son âge, et après une séparation aussi longue, n'est-ce pas plutôt le cœur qui juge que l'esprit et les yeux?.. quant à Jacques, il n'avait que six ans lors du départ de Georges, et il a dû croire à la sincérité de celui auquel il ne pouvait supposer d'intérêt à le tromper en venant lui dire : Je suis ton frère... mais moi, M. Maurice, moi, son maître, son ami, moi, qu'une lettre récente avait prévenu de son retour, j'ai vu cet homme sans retrouver aucun de ses traits, gravés pourtant dans ma mémoire... et mes doutes se sont bientôt changés en certitude, quand mon nom, jeté à son oreille, n'a pas même éveillé en lui le plus léger souvenir...

MAURICE.

En effet, voilà qui est étrange !

PASCAL, continuant.

Une seule chose, j'en conviens, a fait taire un instant ma défiance... la lettre de Georges m'annonçait la possession d'une somme de 1,200 francs, et cet argent, que j'ai vu, est passé des mains de ce soldat dans celle de la vieille femme qu'il appelle sa mère... Eh bien! malgré cette espèce de preuve... malgré l'air de vérité qui, parfois semble régner dans ses manières ou ses discours... malgré tous mes efforts, mêmes, pour combattre mon incrédulité, mes doutes, mes soupçons ont subsisté, et, quoique j'envisage toutes les difficultés que j'ai à vaincre pour démasquer l'imposture, devant Dieu qui m'inspire, et vous qui m'entendez, Messieurs, j'ose affirmer que cet homme seul peut être coupable du crime que l'on impute à Jacques...

MAURICE.

Mais par quel moyen prouverez-vous?..

PASCAL.

Je l'ignore... J'agirai selon les événemens, et la providence me guidera, je l'espère... par exemple, pour tenter même un essai, il faut que vous me laissiez entièrement maître d'agir...

MAURICE.

Qu'à cela ne tienne ; mais je crains bien que le succès ne réponde pas à votre attente...

PASCAL.

J'aurai du moins rempli mon devoir, en essayant de sauver celui que ma conscience me dit de défendre...

LE BRIGADIER.

Et je vous aiderai tant que je pourrai, comptez-y ; Georges ou pas, il faudra que celui aux trousses duquel je vais me mettre soit bien fin pour je ne l'amène pas à se couper... Je n'ai pas été en Afrique, mais je ne m'en flatte pas moins de connaître un peu mon métier de gendarme.

MAURICE, au Curé.

Voici l'heure où mon gendre et ma fille doivent quitter la ferme, je vais aller les reconduire ; puissiez-vous, à mon retour, avoir une bonne nouvelle à m'apprendre... Vous, Brigadier, obéissez à tout ce que vous prescrira M. Pascal...

(Il serre la main du Curé, et sort.)

SCÈNE III.

PASCAL, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER, à M. Pascal qui a remonté la scène pour reconduire Maurice.

Voyons, vos ordres, mon général... *primo*...

PASCAL.

Pas un mot à personne, de tout ce qui vient d'être dit...

LE BRIGADIER.

C'est naturel... *secundo*...

PASCAL.

M'amener Jacques, en lui laissant ignorer les dispositions que nous allons prendre...

LE BRIGADIER.

C'est juste... *tertio*...

PASCAL.

Laisser se soldat complètement libre, ne faire paraître aucun soupçon à son égard, et l'observer seulement sans qu'il s'en doute.

LE BRIGADIER.

C'est bien... est-ce tout ?

PASCAL.

Oui, pour l'instant.

LE BRIGADIER.

En ce cas, tout cela sera fait dans quelques secondes...

(Il salue militairement, et sort.

SCÈNE IV.

PASCAL, seul.

O mon Dieu ! éclairez ma raison ; donnez-moi la sagesse, la pénétration dont j'ai besoin pour accomplir l'œuvre difficile que je vais entreprendre... défendez-moi de toute passion, et permettez que la vérité, quelle qu'elle soit, m'apparaisse!.. (Voyant venir Thérèse.) Thérèse... pauvre

Digitized by Google

fille, elle aussi doit avoir besoin de mes consolations!..

SCÈNE V.

PASCAL, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant, et avec surprise.

M. le Curé!.. oh! tant mieux, me voilà plus tranquille; car vous savez tout, sans doute! et je suis bien sûre que Jacques aura maintenant un défenseur... l'accuser d'un vol!.. Oh! je vous demande si ce n'est pas une abomination?..

PASCAL.

Calmez-vous, mon enfant... comme vous, je refuse de croire à la culpabilité de Jacques, et mon amitié ne négligera rien de ce qui pourra le servir... cependant, je ne m'illusionne pas, de terribles présomptions l'accusent!

THÉRÈSE.

Oui, surtout ce maudit portefeuille qu'on a trouvé sur lui... oh! mais ça ne peut-être que par hasard, ou par quelque machination diabolique; et il a eu beau me répondre qu'il ne pouvait pas se justifier, je gage que si on me laissait seule avec lui, je lui en ferais dégoiser plus qu'il ne voudrait...

PASCAL.

J'ai bien aussi compté sur ce moyen, mais il n'est pas encore temps de l'employer; et, d'ailleurs, il est un autre aide qui, certainement, ne nous sera pas moins utile: c'est celui de sa mère, dont les instances jointes aux vôtres...

THÉRÈSE, vivement.

Mme Simon?..

PASCAL, même jeu.

Rendez-vous auprès d'elle, bonne Thérèse... prévenez-la, préparez-la le mieux que vous pourrez; et dites-lui, de ma part, qu'elle vienne attendre à la ferme le moment que je croirai favorable.

THÉRÈSE.

Oui, M. Pascal. Digne femme! je suis sûre que cette nouvelle-là, va lui donner un coup!.. c'est égal, j'aime mieux qu'elle l'apprenne par moi que par d'autre, ça lui sera peut-être un peu moins sensible...

PASCAL.

Ne perdez pas de temps...

THÉRÈSE.

Oh! j'y cours tout de suite. (Elle s'éloigne, et revenant sur ses pas.) Dites donc, M. le Curé, si j'osais vous prier de me faire aussi une commission... vous allez le voir, eh bien! dites lui qu'il me fait bien de la peine, et pour lui redonner un peu de courage, ajoutez-lui après que malgré ça je l'aime toujours...

PASCAL.

Excellente fille!.. (Thrèése sort par le fond.)

SCÈNE IV.

PASCAL; puis JACQUES, amené par LE BRIGADIER et DEUX GENDARMES. Ces derniers entrent par la porte à droite du spectateur.

PASCAL, à part, en examinant Jacques, dont l'air est calme, mais profondément réfléchi.

Le voilà... Comme il paraît abattu!

(Il parle bas au Brigadier, qui se retire avec ses hommes.)

JACQUES, ne pouvant réprimer un mouvement de surprise et d'effroi en apercevant le Curé.

M. Pascal! ah! que lui dire!..

(Il se laisse tomber sur une chaise à gauche, et cache son visage dans ses mains.)

PASCAL, venant à lui.

Jacques, ils ont donc dit vrai, que tu te sauves à mon approche? que tu n'oses soutenir mon regard?.. oh! oui, ils ont dit vrai, car, sans cela, tu serais venu te jeter dans mes bras, tu aurais remercié le ciel de ce qu'il m'envoyait à toi, et tu m'aurais dit: Mon père, défendez-moi, car je ne suis que malheureux, et je ne veux pas qu'en expirant de honte le courroux de ma mère puisse lui donner le droit de me maudire; je ne veux pas que le jour de son arrivée mon frère soit déshonoré par moi, (Mouvement de Jacques, remarqué par Pascal.) et que Thérèse m'oublie et me méprise; vous saurez tout, mon père... mais tu es insensible à la douleur des tiens, à la mienne... tu gardes le silence... Ah! je n'en puis plus douter, c'est que tu es coupable, Jacques.

JACQUES, se relevant et vivement.

Coupable!.. (Après un moment de réflexion.) Oui, oui, c'est vrai... (S'attendrissant malgré lui.) et je n'osais lever les yeux sur vous... sur vous, si vertueux, si bon, que malgré l'énormité de ma faute, vous venez encore pour me consoler; je n'ai pas couru vous embrasser, M. Pascal, parce que je sens que je ne mérite plus que vous vous intéressiez à moi; et... et je pleure, parce que j'étais préparé à entendre des paroles sévères, mais non pas des reproches ou perce encore l'affection.

PASCAL, avec émotion.

Oh! oui, tu dis vrai, l'affection la plus vive! et n'est-ce pas naturel? ton père n'était-il pas mon meilleur ami? ne lui ai-je pas promis, à son lit de mort, que je veillerais sur sa pauvre femme, qui n'avait plus alors que toi pour la consoler de la perte de son époux et de l'absence de son autre fils?.. Je t'ai vu naître et élever, Jacques; mes leçons, mes conseils avaient germé dans ton cœur, et souvent je me suis dit avec orgueil: J'en ai fait un honnête homme!.. Et aujourd'hui, je pourrais tout-à-coup imposer silence à ma vieille amitié; moi, prêtre, dont le devoir est l'indulgence, je serais, sans aucun examen, aussi impitoyable que le monde?.. Ah! tu t'es donc bien mépris sur mon caractère!.. Coupable, je te plaindrais et je chercherais à te faire absoudre; innocent, et quel que soit le motif pour lequel tu te croirais engagé à assumer sur toi la responsabilité du crime d'un autre, je te dirais de penser à ta famille, à ton honneur, et que Dieu ne veut pas d'un dévouement qui ferait échapper le vrai criminel à sa justice.

Digitized by Google

JACQUES, vivement.

Oh! vous vous trompez, nul autre que moi... D'ailleurs, la preuve, c'est que le portefeuille était encore dans mes mains lorsque M'sieur Maurice m'a fait arrêter... (A part, et avec douleur.) Ah! pourquoi n'a-t-il pas accompli sa menace? il m'aurait tué, et je ne souffrirais plus maintenant!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE BRIGADIER, DEUX GENDARMES; et bientôt après BERNARD.

(A ce moment, le Brigadier paraît au fond. Pascal, sans être aperçu de Jacques, lui fait signe qu'il peut approcher, et celui-ci donne le même ordre aux deux hommes qui le suivent.)

LE BRIGADIER, descendant en scène.

M. le Curé, par ordre de M. le Maire, nous venons chercher le prévenu.

PASCAL.

Emmenez-le donc!.. Jacques, tu n'as pas voulu t'ouvrir à moi, nous verrons si tu résisteras aux prières, au désespoir de ta mère, de Thérèse, et aux justes reproches de ton frère.

JACQUES, très vivement.

Mon frère!.. oh! non, non, faites que je ne le voie pas... Et elles, ma mère! ma Thérèse!.. oh! par grace, évitez-moi le spectacle de leurs larmes... Emmenez-moi, Brigadier, emmenez-moi! (Comme il va sortir, Bernard paraît. Jacques, à voix basse, en passant devant lui.) Ne craignez rien; pour notre mère, je me tairai.

(Il sort; les gendarmes le suivent.)

SCÈNE VIII.

PASCAL, BERNARD.

BERNARD, qui s'est remis promptement.

Qu'est-ce qui m'a bâti un paroissien de ce calibre-là?.. Un gaillard que je connais tout au plus... d'Ève et d'Adam, qui, pendant que je dors, étourdi par les fumées de Bacchus, se fait, dit-on, arrêter sous la suspicion d'un vol; et quand je veux avoir avec lui un colloque nécessité par la circonstance, se refuse à m'en donner la satisfaction... mille millions de cartouches!.. Faites pas attention, Curé, c'est un mot du régiment... Mais ça ne se passera pas comme ça; n'y a jamais eu que d'honnêtes gens dans la famille des Simon, et je n'aurai pas rapporté d'Afrique un nom et une réputation intactes de toute hypothèque déshonorante, pour qu'un drôle de son espèce...

PASCAL, avec intention.

Ayez plus d'indulgence, Georges; je conçois et j'approuve votre susceptibilité; mais croyez-en ma parole, votre frère mérite encore notre estime.

BERNARD.

Vous croyez?

PASCAL, l'examinant bien.

Pressé par mes questions, il vient de m'avouer qu'il n'était pas coupable.

BERNARD, vivement.

Ah!.. et vous a-t-il dit...

PASCAL, l'observant toujours.

Le nom du véritable auteur du vol?.. Je n'ai pu le lui arracher; et mes soupçons, si j'en avais, seraient tellement vagues... Mais j'obtiendrai pour vous la faveur de l'entretenir, et s'il résistait à vos instances pour connaître ce secret, votre mère, que j'ai fait prévenir, y réussirait, à coup sûr, par l'empire que je sais qu'elle exerce sur lui. Rassurez-vous donc, votre honneur ne court aucun risque, et nous saurons avant peu quelle est la cause de son silence, et qui la loi doit atteindre.

BERNARD, hypocritement.

Que le ciel vous entende, M. le Curé! Mais, vous concevez, pour que je puisse marcher encore la tête haute, il faut qu'il sorte de tout ça blanc comme neige, ou sinon... Ah! c'est que je suis chatouilleux sur l'article, voyez-vous; et je n'aurais pas plus d'égards pour le fils de mon père...

PASCAL.

Prenez patience. Je vais demander à M. Maurice qu'il vous accorde de le voir... Attendez-moi, mon ami. (Il sort.)

SCÈNE IX.

BERNARD, seul.

(Après un moment de silence, pendant lequel il jette autour de lui un coup-d'œil minutieux.)

Le voir... merci; c'est que je voudrais m'en priver, au contraire; un animal qui me fait perdre 15,000 francs!.. et qui m'expose... C'est que ce prêtre a une manière de vous insinuer ses paroles, qu'on ne sait si c'est lui qui est dedans ou qui veut vous y mettre... Est-ce qu'il aurait la prétention de m'enfoncer?.. Eh bien! ma foi, il ferait bien, car je me suis conduit dans tout ça si bêtement, que je mériterais... Oui, mais minute, j'ai senti la boulette, battons maintenant une autre marche. (Après avoir de nouveau regardé s'il est bien seul.) Aux yeux de tous, je suis bien Georges Simon, et comme les morts n'ont pas l'habitude de revenir, je défie qu'on puisse rien deviner, même le Curé, qui, jusqu'à présent, ne me paraît pas trop mordre à la chose, mais qui sera forcé de l'avaler tout de même. Quant aux autres, pas le moindre soupçon, puisque je suis parfaitement libre... Reste donc ce Jacques, auquel il faut que je me fie ou que je ne me fie pas... Par dévouement fraternel, il a promis de se taire, mais on va lui jeter dans les jambes une mère, une maîtresse dont les *pleurnichemens* peuvent lui délier la langue... et en supposant même qu'il leur résiste ici, qui sait si devant un tribunal... Il est vrai que son témoignage seul ne suffirait pas... mais il y aurait, comme on dit, des mots chez le commissaire, et il y a toujours bénéfice à éviter les raisons. D'ailleurs, que ferais-je ici? j'ai manqué le coche, pour le rattraper, prenons la voiture de mes jambes... (Il se dirige vers la porte du fond, et reconnaissant qu'elle est fermée.) Diable! c'est dommage, c'aurait été si facile... Ah! les murs

Digitized by Google

ne sont pas hauts... personne, d'aucun côté... ma foi! plus belle occasion pouvant ne pas se retrouver, ne manquons pas celle-ci.

(Il regarde encore et escalade le mur. A peine est-il sur le chaperon, que le Brigadier, paraît du côté opposé; tous deux s'aperçoivent et se reconnaissent.)

SCÈNE X.

BERNARD, LE BRIGADIER.

BERNARD, à part.

Pincé! (Reprenant son aplomb et se mettant à cheval sur le mur.) Le Brigadier! tiens, tiens, comme on se rencontre!

LE BRIGADIER, même jeu.

L'Africain! ah! ah! ah!

BERNARD, riant, de même.

Que diantre faites-vous par ici?

LE BRIGADIER.

Dame! vous voyez, je fume ma pipe, en faisant ma ronde. L'odeur ne vous incommode pas?

BERNARD.

Du tout! je fume aussi.

LE BRIGADIER.

Et où alliez-vous donc comme ça, mon farceur?

BERNARD.

Moi, je flâne... (Regardant sur le chaperon, et arrachant quelques herbes.) Je cherche de la joubarbe, pour mettre sur mes cors.

LE BRIGADIER.

Bah! vous avez des cors?.. c'est une mauvaise légume... Mais voulez-vous que je vous donne un remède infaillible?

BERNARD.

Ce n'est pas un remède de bonne femme?

LE BRIGADIER.

Non, c'est un remède à moi... Comme pour la susdite incommodité, il n'y a rien de moins salubre que le grand air et le soleil, il faut vous mettre à l'ombre; et je m'en charge... Maintenant, deseendez un peu, on vous demande, là, en bas...

BERNARD, s'efforçant de rire.

Ah! ah! ah! la plaisanterie est drôle...

LE BRIGADIER.

Oui, c'est un calembourg... Il n'est peut-être pas bon, mais, dame! je ne suis pas un malin, moi; je n'ai pas été en Afrique.

BERNARD, se penchant vers lui.

Dites donc, Brigadier, est-ce que vous auriez le dessein de vous moquer de moi, par hasard?.. C'est que je vous préviens d'une chose... Je suis bon enfant, mais chatouilleux sur l'article...

LE BRIGADIER.

Chatouilleux?.. Allons donc, c'est pour rire. Vous ne voulez pas descendre, et il faut qu'on vous aide, n'est-ce pas?.. Holà! vous autres?.. (A ce moment, la porte s'ouvre, et laisse voir quatre gendarmes qui entrent en scène.) Donnez la main à Monsieur, et prenez garde qu'il se blesse; il a des cors.

(Les gendarmes ont exécuté l'ordre qu'ils viennent de recevoir, et maintiennent leur prisonnier.)

BERNARD, se débattant.

Brigadier, c'est un infâme guet-apens, et je vous en demanderai raison quand vous m'aurez dit par quel ordre...

LE BRIGADIER.

Par l'ordre de ceux qui se doutaient que tu chercherais à t'enfuir. Je n'ai pas été en Afrique, mais je connais ces couleurs-là, mon sergent.

BERNARD.

Mille millions de cartouches!

LE BRIGADIER.

Ah ça! tu peux crier, jurer... Je n'ai pas de consigne qui s'y oppose; mais ça ne sera pas ici, pourtant... (Aux deux gendarmes.) Accompagnez Monsieur avec tous les égards qu'il mérite; mettez-le en lieu sûr, et ne le quittez pas.

BERNARD, à part.

Ah! je crois que les cartes sont mal battues, car j'ai diantrement vilain jeu! (Haut.) Au revoir, brigadier arbitraire; mais tu auras affaire à moi...

(Les deux gendarmes l'emmènent.)

SCÈNE XI.

LE BRIGADIER, PASCAL, MAURICE, Mme SIMON, THÉRÈSE; puis GENDARMES, PAYSANS HOMMES ET FEMMES au fond, et ensuite JACQUES.

(Pascal entre par la porte à droite du spectateur, en même temps que Maurice vient du fond. Mme Simon et Thérèse paraissent un peu après ce dernier.)

MAURICE.

Eh bien! M. Pascal, avez-vous enfin découvert?..

PASCAL.

Rien encore de bien positif, M. le Maire, et, pourtant, ma conviction loin d'être changée... (Au Brigadier, qui vient de lui parler bas.) Il serait possible!..

MAURICE.

Qu'est-ce donc?

PASCAL, vivement.

Oh! l'incident le plus heureux!.. Vous pouvez faire appeler Jacques et l'interroger devant tous. (A part.) O mon Dieu! je n'ai qu'un seul espoir; permets qu'il ne soit pas déçu!

MAURICE.

Vous le voulez?.. Brigadier, commandez qu'on introduise Jacques, disposez du renfort que j'ai amené de la commune voisine, et laissez entrer tout le monde.

PASCAL à Mme Simon et à Thérèse, qui paraissent des premières.

De la résignation, mère Simon... vous aussi, ma fille; et pas autre chose, surtout, que ce dont nous sommes convenus.

(Maurice a pris place à la table, où vient aussi de s'asseoir un greffier. M. Pascal va les joindre, laissant Mme Simon et Thérèse à gauche, en avant des villageois, qui sont entrés dans la cour. La porte du fond est occupée par quatre gendarmes. On amène Jacques, que son émotion va presque trahir à la vue de la foule qui l'entoure, et

Digitized by Google

qui sanglotte en pressant dans ses bras sa mère et Thérèse, qui viennent de s'y précipiter.

JACQUES, à part.

Ma mère! Thérèse!.. oh! quelle épreuve!

Mme SIMON, avec désespoir.

Mon enfant! mon pauvre Jacques!.. on t'accuse d'une bassesse, et tu ne t'es pas encore justifié?.. Mais tu n'as donc pas pensé à ta vieille mère? tu ne sais donc pas qu'à l'idée de ton déshonneur, j'ai manqué de devenir folle?..

THÉRÈSE, pleurant.

Jacques, nous ne vous croyons pas coupable; nous vous aimons trop pour cela, et c'est mal à vous de ne pas apprécier notre douleur, et de ne pas la faire cesser par un aveu sincère.

JACQUES, à part.

Oh! mon courage!

MAURICE.

Répondez donc, Jacques...

PASCAL.

Mon ami, depuis l'entretien que nous avons eu ensemble, vous avez dû réfléchir... vous ne persisterez pas dans un silence qui vous perd; car, en sortant de cette maison, où tout le monde vous plaint, et où vous avez plutôt des amis que des juges, c'est devant un tribunal imposant et sévère que vous aurez à paraître. Voyez votre mère, à qui son inquiétude seule a donné la force de se traîner jusqu'ici; cette pauvre jeune fille dont la main, à présent, pourrait être le prix de vos aveux, et ces braves gens qui n'attendent qu'un mot pour vous presser tous dans leurs bras... Oh! leur attente ne sera pas vaine; vous parlerez, n'est-ce pas?

JACQUES, péniblement.

Assez!.. assez!.. qu'on me condamne... Oh! mais ne pleurez pas devant moi, ne me priez plus; car vos larmes, vos prières me tuent, et, je vous le répète, je ne puis rejeter le crime sur personne... c'est moi qui l'ai commis.

TOUS, avec horreur.

Lui!

PASCAL, avec véhémence.

Non, non, ne le croyez pas; il ment, il vous trompe... Et savez-vous pourquoi?.. Par dévouement, par héroïsme.

TOUS, vivement surpris.

Que dit-il?..

JACQUES, à Pascal.

N'achevez pas...

PASCAL, continuant avec plus de force.

Jacques, au lieu d'abaisser humblement ton regard vers la terre, lève le front et fixe le ciel avec une noble assurance; ton sacrifice serait inutile, aucuns liens ne t'unissent à l'homme que tu veux sauver.

JACQUES, vivement et avec la plus grande joie.

Qu'entends-je!..

PASCAL, tirant un papier qu'il lui montre.

Cette lettre, écrite par lui, prouve qu'il n'est pas ton frère.

JACQUES, hors de lui.

Il serait vrai?.. (Tombant à genoux.) Ah! merci, mon Dieu... merci... car j'allais me perdre, et l'idée ne m'était même pas venue qu'un voleur ne pouvait pas être mon frère.

PASCAL, avec explosion.

Ah! je savais bien qu'il n'était pas coupable, et vous voyez si j'avais raison de le défendre?

JACQUES, continuant.

C'est lui qui a fait le vol. La chambre était obscure: je l'ai surpris sans d'abord le reconnaître; mais, en luttant avec lui, je n'ai bientôt plus eu de doutes.

Mme SIMON.

Malheureux enfant! tu croyais donc que le fils que je venais de retrouver m'était plus cher que toi?

JACQUES.

Dame! ma mère, c'était votre aîné. C'est lui qui vous sauvait aujourd'hui, et, en échange du bonheur qu'il vous rapportait, qu'est-ce que c'était que la perte de ma liberté, de ma vie même; car, sans la révélation de M. Pascal, je n'aurais rien dit, mais je me serais tué plutôt que de subir une condamnation infamante.

MAURICE, à Jacques.

Hélas! il faut pourtant bien vous apprendre qu'en découvrant votre innocence, le bon M. Pascal n'a réussi qu'à moitié, puisque aucune preuve réelle...

Mme SIMON, JACQUES, THÉRÈSE, vivement.

Que dites-vous!..

PASCAL, avec force.

Aucune preuve?.. le crime qui vous est démontré ne peut-il donc en faire supposer un autre? un autre plus grand que celui-ci, peut-être, et que je crains de découvrir? Mais mon devoir est tracé. Fort du pressentiment qui déjà ne m'a pas trompé, je le dis avec plus d'assurance encore, l'auteur du vol de cette nuit, quoiqu'il ait pris le nom de Georges, ne saurait être celui qui a servi honorablement son pays depuis plus de quinze ans, et que sa conduite, sa bravoure, ont fait récompenser sur le champ de bataille. Comment faire luire la vérité, c'est ce que j'ignore, mais mon premier pas dans ce dédale a été trop heureux pour croire que l'Eternel puisse laisser son œuvre incomplète; et je ne perdrai courage que lorsque tous les efforts humains me seront démontrés inutiles.

MAURICE.

Poursuivez donc votre noble entreprise, et que le ciel vous seconde!

(Un pieux recueillement témoigne du vif intérêt que chacun apporte à ce qui va se passer. Pendant ce temps, et sur l'ordre qu'il en a reçu de Maurice, le brigadier a fait amener Bernard.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BERNARD, escorté de deux GENDARMES.

(Bernard a changé son uniforme contre une longue veste.)

BERNARD, à part, pendant que d'un signe qu'il n'aperçoit pas M. Pascal et Maurice recommandent à tous les assistans un silence absolu.

Oh! oh! si on était homme à se laisser intimider, cependant... (Voyant Mme Simon, et allant vivement à elle.) Eh! c'est vous, ma bonne mère!..

Mme SIMON, avec émotion.

Répondez d'abord à ces Messieurs, Georges, et ne revenez à moi que lorsque vous m'aurez

Digitized by Google

convaincue que je peux vous embrasser sans rougir.

BERNARD, vivement.

Rougir?.. rougir de moi, mille bombes? ah! mais je vous excuse, ma mère... (Désignant Jacques.) Ce malheureux n'aura pu se justifier, et le chagrin qu'il vous cause, et les doutes que peut avoir fait naître la conduite qu'on a osé tenir avec moi... mais rassurez-vous, on ne m'insulte pas impunément, et voici des gaillards qui ont besoin d'une leçon que je veux leur donner.

LE BRIGADIER.

Une leçon?.. ah! il est fort celui-là! figurez-vous...

MAURICE.

Laissez continuer Monsieur.

BERNARD.

Oui, une leçon... pour vous apprendre à être plus honnêtes... (A Maurice.) M. le Maire, vous allez me faire le plaisir de recevoir ma plainte contre la rudesse de vos agens.

LE BRIGADIER.

M. le Maire...

BERNARD, l'interrompant.

Oh! vous n'étoufferez pas ma voix... Je me plains, primo, de ce qu'on m'a arrêté illégalement, et mis en cage idem; je me plains, secundo, de l'échange qu'on m'a forcé de faire de mon uniforme contre cet ignoble vêtement.

LE BRIGADIER.

Mais M. le Maire...

BERNARD, continuant, à Maurice.

Comment, magistrat, parce que j'ai un frère qui se conduit comme un... suffit, je dois le ménager, et je m'abstiens d'aucune épithète... parce que donc, disais-je, le frère ci-inclus, vous a fait des choses... on me reçoit dans mes foyers comme un... rien du tout dans un jeu de quilles?.. on m'arrête, comme si j'étais responsable de sa faute?.. pour m'avoir injustement et abusivement signalé au mépris de mes compatriotes, je demande 10,000 francs de dommages; et j'en fais don aux pauvres.

LE BRIGADIER.

As-tu fini?.. Vous saurez tous que, si, primo, j'ai arrêté le plaignant, c'est qu'on m'avait enjoint de le surveiller de près, précaution qui, du reste, était bonne, puisque sans ça mon citoyen aurait à présent je ne sais combien d'arpens de terre dans ses bottes.

BERNARD.

Voilà une absurdité! car pourquoi aurais-je éprouvé le besoin de fuir?

LE BRIGADIER.

Je n'en sais rien; mais je vous ai trouvé à califourchon sur ce mur, et je demande à M. le Maire si c'est la posture naturelle d'un innocent?

BERNARD.

Pourquoi pas? si je voulais examiner le point de vue?

LE BRIGADIER.

Est-il hâbleur! il m'a dit qu'il cherchait de la joubarbe pour ses cors!.. quant au secundo, je l'avoue, je l'ai pris sous mon bonnet, mais c'est que le supposant destiné à figurer en cour d'assises, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'éviter la honte à un habit respectable... Voilà mes motifs, M. le Maire.

MAURICE.

Je vous approuve.

BERNARD.

Ah! vous l'approuvez?.. alors, il paraît que chez vous ce sont les battus qui paient l'amende? eh bien! c'est bon! c'est gentil!.. pourquoi ne dit-on pas tout de suite que c'est moi qui ai fait le coup? ça serait encore plus drôle.

LE BRIGADEIR.

Eh! ma foi! je crois que si l'on demandait à chacun son opinion...

BERNARD.

Quelle horreur! et ma vie entière, mon dévouement, ma vénération pour ma mère, ne me défendront pas contre une pareille calomnie?

PASCAL, se levant.

Ne vous troublez pas, et prêtez-moi toute votre attention.

BERNARD, avec aplomb.

Me troubler? oh! j'ai la conscience trop tranquille pour cela, Monsieur...

PASCAL, continuant.

Jacques a vu sa mère, et à elle, comme tout à l'heure encore devant tous, il a répété la déclaration qu'il m'avait faite, que malgré les apparences il n'est pas l'auteur du crime qu'on lui impute; mais là se bornent sa défense et ses révélations; l'obscurité, dit-il, ne lui ayant pas permis de reconnaître le coupable.

BERNARD.

Et c'est parce qu'il en faut un qu'on a l'infamie de m'accuser?

PASCAL.

On ne vous accuse pas... mais on doute; et convenez-en vous-même, chez ceux-là qui le connaissent et croient ses aveux sincères, n'est-il pas naturel qu'un soupçon se soit élevé? soupçon offensant pour vous, j'en conviens, mais que semble pourtant appuyer, il faut bien aussi le reconnaître, la réunion de plusieurs circonstances tout au moins singulières. Vous êtes arrivé hier, vous avez dit je suis Georges Simon, et l'estime, l'amitié que l'on a pour celui qui porte ce nom sont si grandes, que chacun vous a cru sur parole.

BERNARD, plaisamment.

Il me fallait peut-être un passeport ou un certificat de vie, pour prouver que j'étais bien moi?

PASCAL, continuant.

Quelques heures après votre retour, et au sujet d'un vol considérable commis au préjudice de Monsieur le Maire, un coup de fusil est tiré dans une chambre, à deux pas de l'endroit où l'on vous a logé, et ce bruit n'interrompt pas votre sommeil; ce matin, et sans qu'on puisse deviner, sans que vous puissiez dire par qui vous en avez appris la nouvelle, vous savez que c'est votre frère qu'on désigne, et loin de le défendre, vous vous joignez à ses accusateurs avec une conviction, un empressement qui n'ont échappé à personne; on vous laisse libre, vous cherchez à fuir; et, lorsqu'arrêté, votre premier soin aurait dû être de produire, sans qu'on vous les demandât, les preuves de votre identité, c'est presque l'injure à la bouche, ou avec

Digitized by Google

le ton du persifflage, que vous essayez de prouver à la justice qu'elle a manqué d'égards envers vous. Mais ces égards, à quel titre pouvez-vous les réclamer? Ne voyez-vous donc pas que le son de votre voix, que vos traits sont étrangers à nos souvenirs? que les plus anciens du pays ne vous ont pas reconnu? que votre mère, après ce premier moment où la joie ne laisse pas à la raison la faculté de réfléchir, votre mère elle-même, a plusieurs fois sondé son cœur sans que le cri de la nature ait pu s'y faire entendre? Votre confiance était donc bien aveugle, ou votre pénétration bien en défaut, que vous ne vous êtes point aperçu qu'au milieu de tous, un homme vous épiait, pesant vos actions, vos paroles, étudiant vos regards, scrutant votre pensée?.. eh bien! cet homme, c'est moi; moi, que vous n'avez pas trompé un seul instant; moi, enfin, qui le dis avec la certitude d'être juste et vrai; oui, c'est vous qu'on soupçonne, parce que vous n'êtes pas Georges, et que, si vous avez pris son nom, ce ne peut être que dans de coupables desseins.

BERNARD.

M. Pascal, prenez garde, la calomnie est une arme qui peut aussi blesser l'imprudent qui ose en faire usage. L'affront que je reçois de vous mériterait... mais on ne se bat pas avec un prêtre, et se sont les tribunaux qui se chargeront de ma vengeance. Maintenant, demandez les papiers qui m'ont été pris, et, reconnu ou non, que chacun sache enfin si je suis bien ce que j'ai dit être.

LE BRIGADIER, à part.

A-t-il un aplomb, ce particulier-là! (Remettant à M. Maurice un petit portefeuille que celui-ci lui fait signe de lui donner.) Voilà, M. le Maire.

MAURICE, examinant deux papiers qu'il contient.

Une feuille de route... des états des services... c'est on ne peut plus en règle, et tout cela est bien au nom de Georges Simon...

BERNARD, à part.

Je suis sauvé.

PASCAL, de même.

Je reste confondu.

BERNARD, s'adressant à tous.

Vous voyez...

PASCAL.

Attendez encore. Plus vous aurez fourni de preuves, plus votre victoire sera éclatante... Il manque à ces papiers une pièce nécessaire... où est donc votre congé?

BERNARD, vivement, et à part.

Ah! diable!.. (Haut.) Mon congé... parbleu! pensez-vous qu'en Afrique les choses se fassent aussi régulièrement qu'ailleurs? il m'aurait fallu attendre trois mois pour m'en faire délivrer l'expédition... on me l'enverra plus tard.

LE BRIGADIER, à part.

J'en étais sûr. Elle a un fameux dos, l'Afrique!

PASCAL, à Bernard.

Soit; mais à défaut de cette preuve, il en est d'autres, bien simples, que vous pouvez facilement nous fournir... vous m'avez écrit pour m'annoncer votre retour, tracez quelques lignes, on pourra comparer l'écriture.

BERNARD.

Ah! ça, c'est impossible... vu que depuis certain coup de sabre au bras, quand j'ai eu quelque chose à écrire, j'en ai toujours chargé quelque camarade.

LE BRIGADIER, à part.

Blessure de circonstance.

PASCAL.

Vous vous souvenez au moins de la date de cette lettre, et de quel endroit vous me l'avez adressée?

BERNARD.

Ma foi, non; par suite d'un coup de feu à la tête, j'ai maintenant la mémoire si mauvaise...

LE BRIGADIER, même jeu.

Ah ça! on lui a donc mutilé tous les organes!

PASCAL.

Vos souvenirs, en ce qui concerne votre famille, seront sans doute plus présens...

BERNARD, à part.

Ah ça! ça va finir, peut-être.

PASCAL.

Quels noms portait votre sœur?.. (Mouvement de surprise générale. M. Pascal le réprime aussitôt par un signe qui échappe à Bernard, et continuant.) Et combien y a-t-il d'années que la pauvre fille est morte?

BERNARD, à part.

Malédiction! me voilà pris!

MAURICE, avec intention marquée.

Vous ne pouvez avoir oublié ce malheur, vous en parliez dans presque toutes vos lettres.

BERNARD.

Oh non! je ne l'ai pas oublié!.. (A part.) Que dire... (Haut, et en prenant un air attendri.) Je l'aimais tant!.. une jeune fille si intéressante!.. si bonne!.. il est des douleurs que le temps ne calme pas, Monsieur!..

PASCAL, avec force.

Ainsi que des demandes auxquelles on ne peut répondre, n'est-ce pas?.. car tout le monde sait bien ici que Mme Simon n'a jamais eu de fille.

BERNARD, à part.

Oh! maladroit.

LE BRIGADIER, même jeu.

Le v'là donc pincé!

PASCAL, à tous, et avec véhémence.

Eh bien! après ce que vous venez d'entendre, douterez-vous encore?

TOUS.

Non! non!..

PASCAL.

Jacques, tu as dit vrai, tu es innocent, et cet homme...

GEORGES, couvert d'une blouse, et sortant du milieu de la foule.

Est un imposteur et un assassin!

PASCAL, surpris, et très vivement

Grand Dieu! je ne me trompe pas... Georges! (Il s'élance vers lui.)

TOUS, en même temps.

Georges!

Mme SIMON.

Mon fils!

(Elle le considère un moment et court se jeter dans ses bras.)

JACQUES, même jeu, mais ensuite.

Mon frère?..

Digitized by Google

CHOTARD, et BARDOUX.

Oui, oui, c'est bien lui, nous le reconnaissons.

BERNARD, stupéfait.

Lui !.. est-ce un songe ?

PASCAL.

Non, mais c'est une permission du ciel et un miracle, peut-être !

GEORGES.

Oh oui ! mes amis, un miracle, car j'ai bien cru ne plus vous revoir. Écoutez tous : Débarqué à Toulon, et me dirigeant vers ces lieux, il y a neuf jours, je fis rencontre de cet homme, tout à côté de Serrières, à quelques lieues de Valence. Nous fîmes route ensemble, et comme les militaires sont assez communicatifs, et que, d'ailleurs on aime généralement à confier ce qui rend heureux, au bout de quelques heures de marche, mon compagnon de voyage sut qui j'étais, dans quel but je revenais à Sainte-Foy, et quelle somme je me faisais une joie de rapporter à ma mère. Hélas ! ma confiance faillit me coûter la vie !.. le même soir, en traversant un petit bois au bout du quel on apercevait un village, où nous comptions passer la nuit, le misérable se jette sur moi et me frappe de plusieurs coups de couteau. (Mouvement général d'intérêt et d'effroi. Georges continue.) Surpris à l'improviste, et n'ayant pu me défendre, je tombai et je perdis connaissance, affaibli bientôt par la perte de mon sang.

BERNARD, à part.

Il n'était pas mort !

GEORGES, poursuivant.

Quand je revins à moi, j'étais depuis trois jours dans une modeste chaumière. J'avais été secouru par des paysans ; l'un deux m'avait recueilli, et sa digne femme, qui veillait à mon chevet, m'assura que ma guérison était certaine, et m'apprit que j'avais été trouvé dépouillé de mes vêtemens, et n'ayant d'autre papier que ce congé, ramassé à quelques pas de l'endroit où le meurtre avait été commis. Je l'avoue, je n'entrevis alors qu'une partie de la vérité. Je voulus vous écrire pour vous annoncer mon malheur, mais je craignis de vous alarmer, et presque guéri, je préférai profiter de l'offre d'un parent de mon hôte, un brave roulier qui se rendait à Lyon, et qui, ce matin, m'a descendu à l'entrée de cette commune.

Mme SIMON.

Et depuis ce matin tu as attendu pour te jeter dans nos bras ?

GEORGES.

Oui, ma mère, parce que j'ai appris de quel crime on accusait Jacques, et que j'ai reconnu aussi mon assassin revêtu de mon uniforme. Alors, je suis resté caché parmi ces bonnes gens; résolu, avant de me faire connaître, à m'assurer si mon frère était réellement coupable, et à voir, avant de le démasquer, jusqu'à quel point pouvait aller l'audace d'un pareil scélérat.

LE BRIGADIER, à Bernard.

Eh bien ! l'Africain, j'espère qu'en voilà des nouvelles. Hein, un homme qu'on croit avoir escoffié et qui revient tout exprès pour vous faire aller aux galères, c'est ça qui est dur ?

BERNARD

C'est vrai, mais je n'ai que ce que je mérite.

MAURICE.

Ainsi, vous avouez donc....

BERNARD.

Parbleu ! à quoi me servirait de m'en défendre ?.. faut bien en prendre son parti.

LE BRIGADIER.

Canaille !

BERNARD.

Vous avez le droit de m'arrêter, Monsieur !.. mais vous n'avez pas celui de me prodiguer l'injure.

LE BRIGADIER.

C'est vrai... (A deux de ses hommes.) Empoignez donc Monsieur... et serrez-le de près, pour voir si, comme il l'a dit, il est chatouilleux sur l'article. (On emmène Bernard.)

MAURICE.

Pour vous, M. Pascal, recevez nos actions de grace, car c'est à votre persévérance que nous devons la découverte de la vérité.

TOUS.

Oui ! oui ! vive M. Pascal !

PASCAL.

Eh ! mes amis, ne suis-je pas bien récompensé par la joie d'avoir contribué au bonheur d'une honnête famille. (A Jacques.) Eh bien ! quand je te disais que le bon Dieu était juste, et qu'il te récompenserait ?

JACQUES.

J'y comptais parbleu bien aussi... mais c'est égal, pour arriver là il y a eu fièrement de tirage.

FIN.

Imprimerie de Mme Du Lacoussi, rue d'Enghien, 12.

Digitized by Google